Stage animé par Marie Huguenin-Dezot

AEPF du 22 au 26 janvier 2024 – PARIS – Rue de la Roquette

Apprendre à animer un atelier d'écriture

Caroline BLOUËT — Amandine GOUGUENHEIM — Sonia HANIHINA — Marianne LAMOR — Souen LEGER — Florence MAURETTE — Auxane TERTRAIS — Claudie VAUCOURT

Table des matières

Écrire pour moi c'est 5
Claudie 5
Auxane 5
Sonia 6
Marianne 6
Souen 7
Florence 7
Amandine 8
Caroline 8
San Antonio 9
Amandine 9
Sonia 10
Souen 10
Florence 11
Claudie 11
Caroline 12
Marianne 13
Le communiqué du kangourou 14
Claudie 14
Auxane 15
Amandine 15
Marianne 17
Caroline 18
Sonia 19
Souen 20
Florence 21
Demain est annulé (Marianne) 22
Auxane. 22
Florence 23
Sonia 23
Souen 23
Amandine 24
Caroline 24
Les D sont jetés (Florence) 25
Amandine 25

Marianne 26
Auxane 27
Sonia 27
Caroline 28
Souen 29
Claudie 30
Les renferme-mémoire (Claudie) 31
Auxane 31
Souen 32
Florence 32
Sonia 33
Amandine 33
Caroline 34
Marianne 35
Beaux-arts, beaux-arts (Sonia) 36
Florence 36
Souen 36
Marianne 37
Claudie 37
Auxane 38
Amandine 38
Caroline 39
Les corps beaux (Amandine) 40
Caroline 40
Auxane 41
Florence 41
Claudie 42
Souen 43
Marianne 44
Sonia 45
Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? (Caroline) 46
Auxane 46
Claudie 47
Amandine 47
Souen 48
Florence 48
Sonia 49

Marianne 50
S'encabaner avec sa plume (Souen) 51
Amandine 51
Claudie 52
Sonia 52
Marianne 53
Auxane 54
Caroline 54
Florence 55
Les correspondants (Auxane) 56
Sonia 56
Amandine 57
Marianne 58
Claudie 59
Caroline 59
Florence 60
Souen 61

Écrire pour moi c'est

Choisir un mot le plus spontanément possible correspondant aux propositions suivantes : objet, lieu, moment, son, animal, émotion, moyen de transport, végétal, paysage, odeur. Commencer par : « Écrire pour moi c'est… » Placer dans le texte tous les mots dans l'ordre.

Écrire pour moi, c'est comme ouvrir la bouteille d'un parfum inconnu. C'est commencer à déposer les mots sur le papier, comme ils viennent, sans chercher à me plaire, sans savoir où je vais. C'est laisser couler, laisser se relier les fragments de pensées, les bribes de souvenirs. Les mots s'alignent, les phrases se forment. À mesure que j'écris, je commence à sentir le parfum nouveau de l'émotion unique qui m'habite à cet instant.

Aujourd'hui, quand j'ouvre ma bouteille, c'est la place de la Concorde qui surgit. Je suis debout, au petit jour, j'attends les autres. Ceux qui dans mon souvenir m'ont rejointe ici pour danser, déambuler, dans la douceur du matin. Les mots qui viennent sont ceux de l'attente et de l'excitation. Qu'allons-nous écrire ? Qu'allons-nous révéler ? Avec qui vais-je danser ?

Les premiers danseurs arrivent. Ils sont comme les derniers papillons de nuit, non pas levés à l'aube, simplement pas encore couchés. J'ai entrouvert la bouteille et je commence à identifier ses premières notes avec la musique qui soudain vibre dans l'air. C'est un parfum léger, car c'est la joie qui m'habite, d'avoir osé traverser tout Paris, à l'aube, seule et pleine de doutes, sur ma bicyclette. Et d'être venue ici, sentir le parfum si particulier de ce jour-ci.

Des lianes se tissent entre les danseurs. Ils sont reliés par les émotions que suscite en eux la musique. Paris autour d'eux n'est plus vraiment Paris. On pourrait tout aussi bien être sur une dune ou perdu sur la lune, on ne se sentirait pas alors moins proche de soi.

Quelque chose de très familier s'est glissé dans mon parfum inconnu, comme une odeur de croissants chauds, de réconfort, de douce confiance ; la certitude que partout où j'irai, j'aurai toujours avec moi l'écriture, qui m'accompagne autant qu'elle me conduit, comme dans ces danses où l'on ne sait plus si bien qui guide et qui se laisse guider.

Claudie

Écrire pour moi est un temps incertain. Un de ces moments qui ouvre mes carnets dont les pages noircissent à mesure qu'elles se tournent. Je ne sais pas où je vais, mais cela me conduit, face à l'océan. Je me souviens de la dernière fois que j'ai foulé ces terres. C'était il y a treize ans. Les mots s'incarnent en un millier de vents et la cage thoracique s'ouvre, calmement. Comme les vagues et la houle agitées, l'aigrette danse, par courants et marées. Faire des ponts, entre hier et ici, là-bas et maintenant. Écrire, pour moi, c'est aussi cela. Sentir le temps. Je regarde, écoute, je marche vers, je touche, une force, vive et singulière, du bout des doigts, de bras en corps, à pleine bouche. Je pense, imagine, esquisse sur la feuille les rêves de ce que l'horizon cache encore à mes yeux. Le baptême de l'eau d'une caravane en feu. Et la nuit est aurore sans œillères ni bâillons. Et l'air porte l'iode comme je porte mon nom.

Auxane

Écrire, pour moi, c'est me placer sous un négatoscope, radiographier ma vie, celle des autres, ceux-là qui sont venus comme moi, débarrassés de toute pudeur, nus comme au hammam, se défaire de leurs peaux mortes, se réinventer. Écrire, c'est ouvrir des portes sur de nouveaux matins, se tenir là, attendre, guetter dans le silence et puis parfois vibrer au chant du chat, l'entendre rebondir, le débusquer, le suivre, reconnaître dans son feulement des joies oubliées, enfouies, les faire surgir dans la marche et le temps long, frôler avec lui les feuilles dentelées de fougères qu'on n'avait jamais vues, et puis perdre le chat, arpenter des chemins côtiers, user ses yeux à chercher dans le lointain des formes familières, la silhouette du félin peut-être, ne pas y parvenir, mais qu'importe… Écrire c'est trouver ce que l'on ne cherchait pas, humer un nouveau jasmin, en sentir le parfum pour la toute première fois.

Sonia

Écrire, pour moi, c'est m'installer à mon bureau avec une tasse de café, devant mon ordinateur ou un cahier, ou en tout autre lieu et laisser couler les mots. Ma maison d'enfance surplombait un pré au bord d'une rivière. J'ai été bercée par la cascade qui alimentait le moulin. Les matins étaient remplis de chants d'oiseaux. Avant d'être en âge d'aller à l'école, j'imitais les gestes de ma sœur, la voyant travailler, en traçant des lignes de vagues sur de petits cahiers. Tôt, j'ai eu accès à la lecture : mon père m'avait appris pendant l'été de mes quatre ans. L'écriture a suivi. Écrire pour moi c'est, dans le réflexe d'un lièvre apeuré, tromper la tristesse de l'éloignement et de la séparation. Ainsi ai-je rédigé, pendant des années, plusieurs lettres par semaines dès l'âge de dix ans, alors que je me sentais enfermée à l'internat. J'en recevais aussi, des lettres, c'était ma respiration, mon tramway vers l'ailleurs. Écrire, pour moi, c'est rendre compte du froissement des feuilles de peuplier, de la splendeur du Vignemale, au fond de la vallée, derrière une prairie de linaigrettes. Écrire, pour moi, c'est construire la pensée, affermir une pensée vacillante comme la flamme d'une bougie dans un couloir sombre et venteux. Écrire, c'est se libérer de l'angoisse en lui donnant forme. Écrire, c'est inventer. Écrire, c'est prêter attention aux traces évanescentes, aux fragments, aux souvenirs. Écrire, c'est aussi projeter dans le futur, des rêves, des souhaits, des histoires. Écrire, c'est donner corps au parfum d'une fleur d'acacia, même si un étrange mécanisme m'empêche de le sentir désormais.

Marianne

Écrire pour moi c'est poser le gobelet trop plein, prêt à se renverser, par un avis de grande marée : attention aux mots submersions, aux projections de souvenirs, aux vagues d'émotions. Et décider, plutôt que de se mettre à l'abri, de plonger dans le grand bain, avec pour planche de salut, ce qui se trouve sous mes mains : mon téléphone, un calepin, mon clavier usé, un ticket de caisse, un bout de carnet. Souvent, écrire, c'est au retour d'une marche, à traverser les embruns, à absorber le grand dehors qui réveille en moi une foule d'images, d'absences et de désirs… Et même alors, au détour d'une flaque entre des roches argentées, c'est parfois Paris – encore – qui surgit. Paris qui me poursuit, qui demande à vivre par son rhizome qui me tapisse et c'est une dentelle qui gratte aux entournures. Souvent écrire, c'est au retour d'une nuit, à l'aube, quand les fantômes dansent sous mes paupières au rythme du cliquetis du clavier. Le vacarme des sensations en brouillon, en bouillon, en tempête, se mue, sans que je m'en aperçoive, en chat ronronnant qui a trouvé ses aises dans les recoins de mon corps, jusqu'au bout des doigts qui larguent le trop plein, lui donnent formes et couleurs. Alors, c'est l'apaisement. Et puis, après le dernier jet, une respiration, et viennent les lueurs d'excitation. Excitation de l'avoir saisi : cet instant, cette lumière, ce voile sur les yeux, cette souvenance, ou bien l'endroit où frotte l'épine. Excitation de l'avoir saisi : le temps qui file, cette matière folle. Dans cet espace, le cercle doux du gobelet, j'ai vaincu son implacable vitesse, traversant à dos d'âne mes champs de tournesol, qu'ils aient la face réjouie tournée vers le soleil ou la nuque courbée sur une terre sèche. Au bout de ce chemin pavé de lettres, d'espaces, et de ratures, il y a, je le sais maintenant, la promesse d'une mer calme et de l'odeur enveloppante du sable chaud.

Souen

Écrire, pour moi, c'est poser ma souris pour retrouver l'osmose avec mon stylo. C'est faire fusionner hier avec demain. C'est me laisser couler au plus profond de la piscine des mots, retenir mon souffle le plus longtemps possible, puis me laisser guider par la muse vers la surface et enfin respirer.

Écrire, c'est laisser courir ma plume les yeux fermés, telle la taupe qui sait ouvrir sans peur son chemin dans l'obscurité.

C'est faire de la trottinette en suivant les pointillés d'un alexandrin ou d'un haïku ; c'est slalomer entre les *Tournesols* de Van Gogh. C'est filer vers des montagnes imaginaires pour y planter le drapeau de mes poèmes.

C'est chausser des semelles de vent et partir, loin des odeurs d'asphalte du quotidien.

Florence

Écrire pour moi c'est prendre un stylo, une feuille et se nicher au fond de sa forêt intérieure, c'est se confronter à soi, c'est une espèce de truc à la fois courageux et naturel, un peu comme de sauter dans le vide, mais en toute sécurité. Bien sûr tout ça c'est pour la part symbolique, car en réalité, pour moi, écrire c'est attraper mon ordinateur au réveil, entendre le petit vent du matin se faufiler sous la porte, appeler mon chat pour qu'il s'installe sur mes genoux et attendre la peur au ventre. Attendre que les mots sortent, à la fois redouter et trépigner d'impatience de voir ce qui va bien pouvoir se dire, c'est oser, oser lâcher, s'aventurer comme quand on enlève les petites roues de son vélo quand on est gosse. Écrire, c'est m'observer pour comprendre tout ce qui a pris racine en moi au fil des années, c'est m'autoriser à contempler l'arbre que je suis devenu et l'entretenir pour qu'il passe mieux les futurs hivers. Écrire c'est aussi regarder les autres arbres tout autour de moi et se rappeler qu'ensemble on est un paysage. Oui, voilà, c'est ça pour moi écrire, se relier à soi, pour mieux se relier aux autres et ensemble allumer un feu.

Amandine

Écrire pour moi c'est ne pas obéir au jour ou à la nuit.
Un matin de ce glacial mois d'avril, j'avais froid ;
Mon réveil se mit à sonner, méchamment ; je ne voulais pas me lever, je ne voulais pas frissonner.
Je me lovais dans cette couette cotonneuse en rêvant de revenir dans mes Landes chéries, une fois encore.
J'aurais tant aimé y être ici et maintenant !
Bip bip bip ! Lève-toi, hurlaient ces aiguilles du temps ! La bataille du lever commençait.
Écrire pour moi c'est ne pas obéir au jour ou à la nuit…
Je me recroquevillais, m'étirais comme un paresseux. Calme, reste calme… Ne t'énerve pas encore ! Tu auras bien le temps de speeder lorsque tu devras courir et attraper ton bus, lorsque tu croiras être en retard, mais que tu arriveras, comme toujours, bien à l'heure, comme tant et tant de gens mal placés, mal positionnés dans leur vie et leur quotidien.
Je me suis levée, j'ai frissonné, j'ai même éternué.
Mais en prenant mon thé, j'ai continué à rêvasser, aux palmiers, à l'océan, aux orangers et mandariniers…
Mon thé sentait bon les agrumes, les senteurs boisées de mon enfance.
Écrire pour moi, c'est ne pas obéir au jour ou à la nuit…
J'étais si bien, dans ce songe réconfortant d'un matin glacé. L'écrire m'aurait retardée, peut-être sauvée…
Il est temps de partir, bien emmitouflée.
Ce soir, je désobéirai ! J'écrirai dans l'urgence d'un avenir lointain !

Caroline

San Antonio

Écrire dans le style de Frédéric Dard un texte qui commencera par l'une des deux phrases ci-dessous et qui contiendra trois titres de ces romans de San Antonio, tirés au sort.
Dans sa maison, il écrivait partout, sur tous les murs, sur le plafond, sur les sols et même sur les marches des escaliers. Quand on entrait chez lui…
Je me suis levé avec lassitude. Ma montre dit 13 heures, ce qui est un tour de force pour un cadran numéroté jusqu'à 12.

Dans sa maison, il écrivait partout, sur tous les murs, sur le plafond, sur les sols et même sur les marches des escaliers. Quand on entrait chez lui on était jamais à l'abri de se prendre des mots sur la tronche et je peux vous dire qu'un tube à essai rempli d'azote qui vous atterrit dans l'œil ça fait un mal de chien !! Oui parce que ce vieux fou était un physicien à la retraite qui prenait sa vie entière pour un tableau, il foutait ses théories et ses procédures loufoques de partout dans la baraque. Un jour, lui et sa femme m'avaient invité pour un gueuleton de Rois qu'ils disaient, tu parles, c'était plutôt un parcours du combattant pour réussir à manger quoi que ce soit ! Dès la première fourchette de purée attrapée, voilà qu'il me hurlait « Attention, ne mangez pas la consigne » ! Cette espèce d'illuminé avait écrit à même les couverts l'énoncé de son prochain exercice de physique. Moi, vous me connaissez ? Timide comme je suis je n'osais plus bouger d'une oreille, au moindre contact avec un meuble, une assiette, même avec le tapis je vérifiais que je ne risquais pas de piétiner une satanée phrase de génie ! Je vous jure, un vrai cirque, vas-y que j'esquive une formule chimique en posant mes coudes sur la table, que je remplis mon verre de pinard que de moitié pour ne pas noyer une conclusion savante, mais je crois que le pire, enfin le clou du spectacle a été ce moment où le vieillard a crié « STOP !!! Ne bougez plus j'ai une idée, chérie, passe-moi tes microbes ! » Sa femme, comme si tout était normal, s'était mise à lécher goulûment son assiette avant de la lui tendre, lui a attrapé ma serviette de table pour les frotter l'un contre l'autre dans un silence de mort. Puis à nouveau, il s'était écrié : « regardez, REGARDEZ… il ne se passe strictement rien ! C'est dingue ! » J'étais stupéfait qu'on puisse être aussi brillant d'imbécillité. Dégoûté, j'étais parti de cette maison de fous sans demander mon reste.

Amandine

Dans sa maison, il écrivait partout, sur tous les murs, sur le plafond, sur les sols et même sur les marches des escaliers. Quand on entrait chez lui, il venait des envies de se dépoiler et de se poiler aussi. On commençait par stationner sur le paillasson, puis à son invitation, on se déchaussait, histoire de laisser à la porte la boue accumulée sous les godasses sans dégueulasser les citations. On entrait alors lentement dans le vestibule et dans le cerveau du maître de céans. On posait le sien dans un fauteuil mou et on attendait. Il se passait parfois de longues minutes avant qu'il ne débarque, la fleur au fusil et le bon mot à la bouche : « J'ai bien l'honneur… » ça, c'était le signal. On pouvait le suivre jusqu'à la salle à manger. On découvrait alors le savant plan de table. Lui, il nous regardait en coin nous débattre : c'est qu'il en fallait du génie pour reconnaître le surnom dont il vous avait affublé. Car il était comme ça, il aimait vous rebaptiser. Il aimait ça jouer avec les mots, jouer avec nos noms. Je m'installe donc un soir d'hiver à moitié dépoilé, en chaussettes, et je découvre à ma droite celui qui allait être le voisin de ma soirée : le loup habillé en grand-mère qu'il s'appelait ce soir-là. Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi, je ne lui ai pas trouvé de grandes dents, peut-être même que justement il portait un dentier, allez savoir, bon, il faut dire que chez notre hôte, on restait jamais ni sur sa faim ni sur sa soif et que j'avais peut-être bien trop bu pour faire preuve d'esprit. Je m'étais bien abreuvé de mots et du gueuleton, je commençais même à somnoler… Mon voisin me réveille en sursaut : de ses babines s'échappe un mot d'ordre. Non, je ne rêve pas, « Passez-moi la Joconde », il me demande. Je cherche désespérément une jolie brune, mes yeux se posent sur la belle assise à ma gauche. Je suis bien réveillé cette fois par sa beauté. Fatale. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche : « J'ai bien l'honneur de vous buter. » Ce sont les derniers morts que j'entends. La suite, je ne suis plus là pour la raconter.

Sonia

Dans sa maison, il écrivait partout, sur tous les murs, sur le plafond, sur les sols, et même sur les marches des escaliers. Quand on entrait chez lui, il fallait faire bien gaffe à n'pas marcher sur une souris. Parce que dans son taudis, les gaspards pullulaient, laissant traîner leurs queues comme autant de virgules sur les poèmes en cours. Sur le palier, le forcené recommandait non pas d'enlever ses grolles, mais de les avancer avec prudence, car c'est bien connu, et les taches rouges, séchées comme chewing-gum sur bitume, en attestaient : les souris ont la peau tendre. Le Scribouilleur, ça ne l'amusait pas de marcher sur ses p'tites copines. Elles lui tenaient compagnie dans sa vie d'artiste solitaire. Il en avait même une, constamment fichée sur son épaule droite, qu'il appelait Lili. C'était sa muse, qu'il disait. Quelle ne fut pas ma surprise cet après-midi-là, chargé de sa commande hebdomadaire de feutres noirs et de white-spirit, de le trouver seul et non accompagné, l'épaule déserte. Surpris, je scrutais autour de lui, autour de moi, quand j'entendis craquer sous ma godasse. J'en soulevai délicatement le bord intérieur, d'où s'échappèrent quelques bulles rouges sans équivoque, et des griffes miniatures. Le Scribouilleur étant connu pour ses coups de sang, et son attachement à la bête, je me sentis partir. Quand soudain – tuuuuuuut – l'horloge sonna les cinq heures, une gueule d'éléphant jaillissant de l'horloge. Le palpitant en vrac, je sursautai et manquai de libérer le macchabée sous ma chaussure. « Eh, un éléphant ça trompe ! Pas la peine de défaillir, l'ami », se gaussait le Scribouilleur. Ni une ni deux, je lui refourguai sa camelote en prenant la tangente par la porte encore ouverte. « À plus l'artiste, mes hommages à la donzelle ! »

Souen

Je me suis levé avec lassitude. Ma montre dit 13 heures, ce qui est un tour de force pour un cadran numéroté jusqu'à 12. De toute façon, à la course contre la tocante, c'est toujours moi qui perds.
En plus, j'ai mal aux arpions. Moi et Berthe, on a guinché toute la nuit au mariage de l'autre, là. Un petit avorton de flic que je ne connaissais ni des lèvres ni des dents, et vlà qu'il nous invite comme si on avait gardé les comicos ensemble. Enfin bref, j'ai les brioches qui débordent du moule. Je leur payerais bien une petite séance de thalasso à mes ripatons. Bah oui, quoi, *La Vieille qui marchait dans la mer*, vous croyez que c'était pour faire écouter le silence des homards à ses vieux cors ? Non ! C'était pour se ressusciter les panards, se les ressourcer comme qui dirait. Elle a encore la forme la vioque. Comme dirait mon San-A « ne soldez pas grand-mère, elle brosse encore ». C'est dans les vieux pots, tout ça.
Où j'en étais ? La noce du flicaillon. Moi et Berthe, on regardait les invités qui se trémoussaient.
Moi, j'avais les crocs. Je me dégote un pilon de poulet au buffet et je l'attaque direct en retournant vers Berthe. Au moment de me rasseoir, je me prends les pieds dans ceux d'un loustic qui se prend pour Travolta. Et crac ! Je me ramasse sur les genoux de ma Berthe avec l'os du poulet en travers de la gorge. Elle, à me voir la figure toute violencée, elle se met à me taper dans le dos en rigolant. « Alors quoi mon gros, y a un os dans la noce ? »

Florence

Dans sa maison, il écrivait partout, sur tous les murs, sur le plafond, sur les sols et même sur les marches des escaliers. Quand on entrait chez lui, on pouvait lire toutes sortes de textes. Au début, ça ressemblait à rien, quand on entrait comme ça, sans savoir, sans s'y attendre, un beau foutoir. Et puis, en regardant bien, on voyait de mieux en mieux. Les yeux s'habituent, vous savez. Alors on commençait à déchiffrer et ça devenait beau, limpide, presque évident. Un jour que j'allais lui rendre visite, le vieux me dit :
— Moi j'aime bien l'encre quand ça baigne dans le béton. Parce que le béton, c'est pas là où on l'attend, l'encre. L'encre, on l'attend sur du papier, bien lisse, bien poli, bien léché. Mais moi, je préfère le béton, parce que c'est ce qu'on voit en premier ici. Il est partout, le béton, alors que les livres, dans le coin, c'est pas tous les jours, vous savez. Du coup, moi, j'écris sur les murs. Pour être sûr d'être lu, vous comprenez ?
— Oui, je comprends. Comme ça, vous êtes sûr d'être lu. En même temps, vos écrits sont à l'intérieur. Il faut entrer chez vous pour les lire, c'est un peu une affaire privée.
— Bah oui, ça, c'est à cause des mouches. Les pattes de mouches, ça vous gâche tout. Y'a rien de pire que les pattes de mouches pour vous rendre illisible. J'ai peur des mouches. J'en ai toujours eu peur. Alors mes écrits, je les garde à l'intérieur, pour être certain de pas devenir illisible. Pour pas courir le risque d'être incompris. Vous voyez ?
— Et vous n'envisagez jamais qu'un texte ne puisse vous échapper ? Un texte passe-murailles, qui se ferait la malle en espérant se faire connaître ?
— Pour le moment, moi, j'en ai jamais vu. Pas plus que le hareng perd ses plumes, je n'ai vu de mots traverser les murs. À moins que les murs ne se les passent ? En chuchotant ? À voix basse ? De mur en mur et de murmures en messe-basse, peut-être que mes mots font des tours de passe-passe ? Vous croyez ?

Claudie

Dans sa maison, il écrivait partout, sur tous les murs, sur le plafond, sur les sols et même sur les marches des escaliers. Quand on entrait chez lui, on ne savait plus où donner de la tête et encore moins où poser ses binocles. Sur la première marche de l'escalier grimpant jusqu'aux piaules, il avait balancé cette tirade plutôt glissante : « Mets ton doigt où j'ai mon doigt ».

Je ne connaissais pas le bonhomme, mais je commençais à me demander si mon interview allait bien se passer et surtout dans quelle pièce il comptait m'entraîner…

Sur le même escalier donnant accès à l'espace nuit, dernière marche, on pouvait lire « laissez tomber la fille » ! Avais-je affaire à un pervers, un bourreau des cœurs ? Je le savais gratteur de romans policiers tirant plus ou moins vers le thriller, mais je me demandais maintenant s'il ne s'inspirait pas de faits réels, plus ou moins vécus de l'intérieur. Et cet intérieur-là, j'y étais, isolée comme un petit agneau sans défense avec pour seules armes mon enregistreur et mon micro.

Il me demande de le suivre au salon où des canapés de velours rouge, profonds et moelleux, semblent m'attirer dans un gouffre sans fin. Il m'invite à m'y enfoncer et agite une clochette dont il s'ensuit un silence lourd qui me semble durer une blinde… Je racle ma gorge et balbutie timidement ma première question : « par quoi voulez-vous commencer ? »

Il se tait. J'entends alors des pas feutrés dans le couloir. On toque à la lourde. Au-dessus, sur le chambranle, je déchiffre cette phrase qui me glace le sang : « C'est mort et ça ne sait pas » !

Je tente de me redresser, de sortir de ce canapé déglingué. J'y disparais encore davantage.

Une soubrette arrive portant un plateau : théière, tasses dorées. C'est l'heure du *teatime*. J'ai la pétoche, des sueurs froides, je balise. Il me sert, j'attends qu'il avale la première goulée et soudain, trou noir, je m'évanouis. Suis-je encore vivante ?

Je crois qu'il s'appelait San Antonio

La suite au prochain numéro !

Caroline

Dans sa maison, il écrivait partout, sur tous les murs, sur le plafond, sur le sol et même sur les marches des escaliers. Quand on entrait chez lui, on ne savait pas bien où fourrer ses godillots. On enjambait Baudelaire par-ci, Verlaine par-là, parce que l'homme aimait la grande littérature, les écrits des écrivailleurs des siècles anciens. Il faisait un peu dans tous les genres, le bougre. En allant aux gogues, on pouvait tomber sur des passages du regretté Marquis, de quoi faire réactionner le braquemart en moins de deux. Autrement dit, il valait mieux se badigeonner de l'antigel dans le calbut si l'on voulait assurer la miction.

Il avait aussi quelques prétentions prétentieuses à l'écritoire, un greffier de première, vous pouvez croire, et il vous pourléchait le plancher de maximes autosuffisantes et de textes de son cru que, parfois, à l'heure du petit jaune, il nous demandait d'éructer en décalottant les mots qui se trouvaient sous nos yeux. Au bout de trois pastis, tout le monde frappait dans ses paluches pour applauditionner le grand œuvre. C'est le moment où arrive le sauciflard et où les morues se dessalent. Il avait alors toujours quelques voisines à faire descendre pour partager la gaudriole. D'abord bégueules, elles s'adonnaient vite à la lecture en roulant des mirettes effarées, pâmées vers le plafond où s'étalaient des écrits zérotiques insoupçonnés d'elles. Du beau linge assurément, Anaïs Nin et son Jules que je me rappelle plus qui c'est cézigue, Diderot, mais si, mais si, ma sœur, et d'autres dont j'ai jamais su le blaze non plus. En fait de lecture, on lorgnait pas mal les roberts des dites greluches en pâmoison, cette activité plus viandarde nous reposant l'intellect et nous échauffant sacrément la couenne.

La soirée finissait gaiment avec des abécédaires plus savants qu'à la Sorbonne et des petits oh des petits ah et des cris sauvages du genre « Ah chéri, remouille-moi la compresse ».

Hélas, il vient de casser sa pipe brutalement, mais en douceur, si je peux me permettre. C'en est fini des séances de lecture. Le Grand qui est là-haut, peut-être, puisse-t-il lui accorder la paix de l'âme et du reste.

Marianne

Le communiqué du kangourou

Commencer par : « C'est en lisant le journal que j'ai appris que l'éléphant de la ville avait disparu sans laisser de trace. Il s'est évaporé, ne laissant qu'un mystérieux papyrus dans son enclos ». Écrire la suite… en plaçant trois expressions tirées au sort (le mail de la chouette, etc.).

C'est en lisant le journal que j'ai appris que l'éléphant de la ville avait disparu sans laisser de traces. Il s'est évaporé, ne laissant qu'un mystérieux papyrus dans son enclos. Voilà une affaire pour Hercule Blaireau et fils, fiston ! dis-je à mon fiston. Partons mener l'enquête ! Mais soyons méthodiques, voyons d'abord ce que dit le très savant guide des traces d'animaux au sujet des empreintes d'éléphants.

Hum… Écrevisse ? Je me demande bien à quoi ça ressemble, des empreintes d'écrevisse… bon, il faudra que je pense à y revenir une fois élucidé le mystère de l'éléphant. Hum… écureuil… écureuil gris, écureuil roux, écureuil volant… intéressant aussi, le cas de l'écureuil volant ! élan… éléphant !

Tandis que j'hésite à me rendre en page 126, pour en apprendre plus sur l'éléphant d'Afrique, ou en page 278 pour consulter le chapitre sur son cousin d'Asie, voilà que le téléphone sonne. Tandis que j'hésite entre la page 126, la page 278 et décrocher le téléphone, voilà que le répondeur se déclenche. Après tout, si c'est vraiment important, ils laisseront un message !

Une voix familière se fait entendre sur mon répondeur. C'est Miss Hulotte, une consœur redoutable dans le métier, qui m'effraie depuis toujours. Je plonge mon nez dans mon encyclopédie. Le message vocal de la chouette, il attendra !

Mais laisse tomber tes bouquins, papa, dit mon fils, c'est *has been* ! Regarde plutôt le compte Insta de Stéphane Merle, tu y trouveras toutes les réponses sur le papyrus de l'éléphant !

C'est donc en lisant le compte Insta de Stéphane Merle, grand spécialiste des royaumes animaux, que j'ai appris le fin mot de l'histoire. Notre éléphant n'était autre que le dernier descendant de l'illustre Mammouth II de Sibérie, qui régnait à la fin de la dernière ère glaciaire. Ce dernier lui léguait son royaume en héritage. La correspondance de la tortue, société en charge de remettre à son destinataire le précieux papyrus rédigé par son aïeul pour l'en informer, avait mis plusieurs siècles à lui parvenir. L'éléphant avait donc un Papi russe et il s'était taillé en Sibérie, l'affaire était résolue.

Claudie

« C’est en lisant le journal que j’ai appris que l’éléphant de la ville avait disparu sans laisser de trace. Il s’est évaporé, ne laissant qu’un mystérieux papyrus dans son enclos ». C’est tout de même abracadabrantesque cette histoire. On ne disparaît pas comme ça, du jour au lendemain ! Non ?
Tango Ranger Chien de prairie, il y a bien des années que je pense à t’écrire. Et je ne saurais dire si c’est la paresse ou ce mépris, persistant, qui m’en a retenu. Si seulement ton clandestin avait suivi le plan, j’aurais pu rester silencieux bien des années encore. Tu trouveras dans l’enveloppe le courrier de Marmotte et ses prochaines instructions.
J’ai pris attache auprès du Ministère. Le papyrus de l’éléphant doit à tout prix être récupéré. Nous ne pouvons pas nous permettre une nouvelle fuite. S’il maîtrise l’art de la fugue et six ans sous couverture, il n’en reste pas moins dépourvu de finesse. C’est quand même pas pour rien qu’on l’appelle l’éléphant. Il a forcément laissé une trace, un indice, quelque chose.
Il te faut le trouver. C’est ta responsabilité. Ton ultime responsabilité. Car n’espère pas préserver, à l’issue de cette affaire, les faveurs de la Chouette.
Je retourne à mes pénates et t’enjoins de ne plus m’extirper de mon repos mérité. Que la lettre du paresseux que je suis parvienne jusqu’au ministère et signe d’un point final ta bien piètre carrière.

Auxane

C’est un lisant le journal que j’ai appris que l’éléphant de la ville avait disparu sans laisser de trace. Il s’est évaporé, ne laissant qu’un mystérieux papyrus dans son enclos. Le journal ne donnait aucune autre information, pas un mot sur le contenu du message retrouvé, c’est scandaleux d’attiser la curiosité du lecteur de la sorte. Maintenant me voilà complètement obsédé par cette histoire, je suis même persuadé qu’elle a un lien avec la disparition du célèbre Dentos survenue le mois dernier. Dans le journal ils n’avaient rien divulgué non plus concernant le mot du requin blanc qui s’était lui aussi étrangement évaporé de son bassin. Je vais encore devoir me débrouiller par moi-même pour obtenir des réponses, parce que si je compte sur le capitaine Animalis, la ville aura le temps de se vider de chaque espèce avant qu’il ne trouve une explication. Premier objectif ; aller sur les lieux prétextant une simple visite du parc, peut-être que dans la cohue de son kidnapping ou de son évasion l’éléphant aura laissé tomber son téléphone derrière un buisson. Quelques minutes me suffisent pour rejoindre l’allée centrale et moins de temps encore pour retrouver le fameux mobile à peine enseveli sous les feuillages. Quel incapable cet Animalis, je le savais. La première chose qui me saute aux yeux en fouillant son portable c’est le SMS du Pingouin de la ville, reçu la veille au soir. Étrange… dans le quartier tout le monde sait pourtant qu’ils ont rompu le mois dernier. Mais il est écrit : « Mon éléphantou, tu te trompes, il ne s’est rien passé avec Dentos, il faut qu’on parle, laisse-moi une chance. » Ça ressemble fort à une tentative de réconciliation. Oui, mais pourquoi l’éléphant aurait-il laissé un papyrus mystère s’il était seulement parti rejoindre son ex pour un rendez-vous de la dernière chance ? Ça colle pas. Je vais éplucher ses mails. Alors : une relance des impôts du parc, une pub pour l’entretien de sa trompe, une commande de bouchons d’oreilles XXL, rooh on s’en fout, haaaa voilà le courrier du mouton. Joe c’est le mouton de la ville d’à côté, mais c’est surtout le mari de Dentos !!! Le voilà notre mobile !! Joe pense que Dantos le trompe avec l’éléphant, alors pour en avoir le cœur net il les a tous les deux capturés pour les forcer à avouer ! Et pour le papyrus alors ? Il y a certainement raconté n’importe quoi pour mettre Animalis sur une mauvaise piste, mais moi, il ne m’a pas eu… je le savais, j’ai encore du flair pour un vieux berger allemand !

Amandine

C'est en lisant le journal que j'ai appris que l'éléphant de la ville avait disparu sans laisser de traces. Il s'est évaporé en ne laissant qu'un mystérieux papyrus dans son enclos. L'article ne disait pas en quoi consistait le contenu de ce papyrus. J'ai donc cherché à en savoir davantage. Comment ce pachyderme avait-il pu disparaître sans que quiconque s'en aperçoive ?

Un papyrus ? Cela vient d'Égypte en principe. J'ai préparé ma loupe et divers instruments : couteau suisse, carnet, crayon, longue-vue, enregistreur, appareil photo avec objectif macro, et suis allée dans le zoo de la disparition. En arpentant les allées, j'ai observé les habitants des lieux, rien ne semblait suspect à première vue. Je me suis dirigée vers les flamants roses. Perchés sur leur unique patte, ils demeuraient énigmatiques. Plus loin, un autre plan d'eau servait de refuge à des ibis rouge vif. Il poussait là une multitude de papyrus, très hauts et assez plantureux. Subrepticement, j'en ai prélevé un pour faire, chez moi, quelques expériences d'écriture. L'enclos de l'éléphant n'était pas très loin, il comportait une triste grotte de béton armé, entourée de troncs d'arbres décharnés et accompagnée d'une petite mare verdâtre. J'ai interrogé le soigneur sur la teneur de ce papyrus. « C'est le billet du perroquet », me dit-il.

— Le billet du perroquet ? Mais comment ça ?

— Eh bien, voyez-vous, les aras sont en semi-liberté dans le parc.

— Oui, d'ailleurs je me demande pourquoi ils ne partent jamais plus loin

— Eh bien, régulièrement, les aras apportaient des petits rouleaux de papyrus dans cet enclos.

— Mais où les trouvaient-ils ?

— En Égypte, voyons ! Enfin, chez les ibis.

— Et celui que l'on a retrouvé après la fuite de l'éléphant ?

— Ah, il est examiné par des égyptologues et des océanographes en ce moment

— Ah ?

— Oui, parce que les signes retrouvés dessus rappellent l'écriture cunéiforme, mais aussi le morse

— Cela viendrait des otaries ?

— Mais non, le morse : points et traits, cela serait la façon pour les ibis de communiquer par écrit

— Mais… ils ont le bec tordu ?

— Ils se font aider par les moineaux.

J'étais perplexe. Qu'avaient à faire les ibis avec cet éléphant ? C'était un éléphant d'Asie, petites oreilles, petites défenses. J'ai remercié le soigneur, reparti dans sa voiturette vers l'enclos des ours. Les singes capucins étaient particulièrement agités ce jour-là et jacassaient, sautaient d'une corde à l'autre en poussant des cris suraigus.

— Que se passe-t-il ici ?

— Ils viennent de recevoir la missive de l'albatros ! » m'a alors répondu le chargé d'entretien qui maniait allègrement un râteau dans les allées.

— Hein ?

— Oui, l'albatros écrit aux singes ; or ses ailes de géant l'empêchent de voler, alors c'est un pigeon qui leur passe les petits papiers.

Il n'a rien voulu me dire de plus au sujet de cette missive mystérieuse. J'ai pu noter que les singes se lançaient des boulettes grisâtres que le plus vieux d'entre eux, un vénérable singe à la barbiche blanchissante, allait déplier dans un coin et observait avec la plus grande attention. Puis, il se ruait sur les femelles et leur mordillait les oreilles en proférant de petits sons étouffés.

J'ai observé tous les animaux du zoo, enregistré leurs cris, relevé diverses traces, dont des signes

cabalistiques sur les troncs des arbres et les barrières en bois. Rentrée chez moi, je me suis plongée avec perplexité dans l'étude désordonnée de tous ces phénomènes.

Le lendemain, dans le journal, on apprenait que le rhinocéros blanc, joyau du parc animalier, s'était volatilisé. Dans son enclos, on avait trouvé ce que l'un des gardiens avait appelé « le message de la marmotte » une espèce de feutre brun couvert de signes incompréhensibles. Quant au papyrus, les spécialistes de l'écriture hiéroglyphique affirmaient qu'il y était question d'un temple indien dédié à Ganesh où la présence d'un éléphant à déifier était vivement souhaitée.

Des recherches sont en cours dans le Tamil Nadu. Des spécialistes se penchent sur le cas du rhinocéros. On redoute maintenant la disparition d'un hippopotame, car l'un d'eux a trouvé le moyen de se teindre en bleu à partir de jus des mûres cueillies par des tourterelles.

Marianne

C'est en lisant le journal que j'ai appris que l'éléphant de la ville avait disparu sans laisser de trace. Il s'est évaporé, ne laissant qu'un mystérieux « papyrus » dans son enclos.
Pourtant, perdre la trace d'un éléphant de deux tonnes, c'est étonnant, grandiose, impressionnant !
Le journal s'intitulait « la dépêche du Marsupilami ». C'était une feuille de chou qui sortait tous les trois matins aux quatre coin-coin de la ville. Un canard, quoi, très apprécié rapportant cancans plus ou moins sérieux.

Cette ville, construite en papier mâché, abritait toutes sortes d'animaux terrestres, sous-terrestres ou aériens. L'éléphant en était la mémoire et sans lui, impossible de se souvenir de ce qu'il s'était passé la veille…

Les volants, comme on les appelait en sifflotant, étaient les gardiens du temps. Qu'il pleuve ou qu'il vente, on entendait chaque matin le message vocal de la chouette, perchée au sommet de la montagne froissée ; c'est elle qui dispersait la pluie et le beau temps, une sorte de bulletin météo qui réveillait les habitants à deux, quatre ou sans pattes.

Dans cette feuille de chou, on pouvait lire chaque semaine une rubrique succulente titrée « la missive de l'albatros ». On y jacassait sur les nouvelles des autres villages alentour.
Ce matin-là, la chouette fut mouette, muette pardon ! Pas de message vocal.
Notre pachyderme, pas si derme que ça d'ailleurs quand on le connaissait plus intimement, avait disparu ! Envolé, évaporé, comme aspiré par un entonnoir géant . Moi, le lémurien, du haut de mon baobab, je l'avais bien vu cet énorme nuage noir au-dessus de son enclos ; une masse qui projetait son ombre juste au-dessus de notre éléphant mémorable. Et tout à coup, Fffittt ! J'entendis un souffle puissant et plus rien, l'enclos était vide ! Je hurlais en sautant de travers pour alerter les volants ! Qu'ils poursuivent cette grisaille qui avait doublé de volume en mastiquant l'éléphant !
L'albatros arriva en premier, toujours prêt à écrire une rubrique pas piquée de hannetons !
Et que trouva-t-il en descendant en piqué justement, dans l'enclos de mon ami à trompe ? Un vieux papy russe, à moins qu'il ne soit slovaque ? Tout fripé, assis en tailleur, avec un vieux pardessus râpé gris souris, du même gris que la peau craquelée de notre ami.

L'histoire s'arrête là et vous laisse pantois, bouche ouverte, tête nue, ventre plein… sans savoir jamais d'où pouvait bien sortir ce grand-père grisonnant…

Caroline

C’est en lisant le journal que j’ai appris que l’éléphant de la ville avait disparu sans laisser de traces, il s’est évaporé, ne laissant qu’un mystérieux papyrus dans son enclos. L’évaporation du pachyderme m’avait d’abord sidérée. Un éléphant soluble dans l’air, un éléphant – en quelque sorte – sublimé, transformé en gaz inodore et incolore, voilà qui heurtait ma pensée cartésienne aux plus obscures croyances que tous mes maîtres de physique nucléaire, moléculaire, quantique et toc, et j’en passe s’étaient appliqués à dissiper. Me voilà persuadée que, si même l’éléphant s’évaporait, c’est qu’il y avait un lien, que dis-je, une courroie assez solide même, pour unir sa disparition à la fugue de bon nombre de ses colocataires. Et rien, mais désespérément rien de lisible sur le papyrus.

Tout cela me plongeait dans une extrême perplexité. Il faut dire que depuis plusieurs semaines, le zoo de la ville se vidait au point que désormais ce n’était plus des animaux qu’on logeait derrière ses grilles, mais bel et bien des espèces de bipèdes, buste droit, tête haute, assez contents d’eux-mêmes, quoique fort mal adaptés aux conditions de logement qu’on leur offrait.

Il se trouvait parmi ces bipèdes échoués là par dizaines, fuyant sans doute quelque catastrophe par la presse annoncée — la carte postale du hérisson dont mon étroite mémoire ne gardait plus qu’un diffus souvenir parlait avec cynisme, me semble-t-il, de déforestation ou de tsunami, je ne sais plus bien, et des espèces plus geignardes que d’autres dont les cris ne s’interrompaient que lorsque par pitié l’un des gardiens du zoo passait le bras dans les cages et lançait généreusement de petits rectangles faits de verre et de métaux précieux sur lesquels s’affichaient des cristaux liquides et des signes indéchiffrables. Quand les bipèdes s’en saisissaient, les gémissements s’éteignaient et les faces s’animaient de sourires béats. Certains sombraient même dans le sommeil du juste et ronflaient bruyamment après avoir approché de leurs ridicules oreilles imberbes les fameux rectangles d’où émanaient quelques sons inaudibles appelés ASMR.

Les plus résistants, ceux qui voulaient encore – les pauvres – à toute fin sortir de leur cage pour retrouver le monde qu’ils s’étaient acharnés à détruire, les plus résistants donc, agitaient en vain des grilles qui jamais ne cédaient.

Ils finirent par comprendre qu’à plusieurs on est plus forts et c’est ainsi qu’on les entendit, à la nuit tombée, chercher le moyen d’organiser leur évasion. La captivité leur allait mal au teint.

Un ingénieux bipède autoproclamé chef (décidément — comme je l’avais lu si bien dans la dépêche du marsupilami) on ne naît pas démocrate, on le devient, mais manifestement pas en captivité) un ingénieux chef donc, s’acoquina avec le gardien et s’informa de la situation. Quadrupèdes et volatiles prenaient le pouvoir, ils allaient devoir s’organiser et même s’unir, ce qui contrariait bien évidemment les us et coutumes des bipèdes, habitués à ne jamais chercher l’autre que pour lui asséner des coups, lui voler son territoire ou son partenaire.

Un matin, les bipèdes, à l’appel de leur chef, redressèrent la tête et leur fierté : ils fomentèrent un complot. Ceux d’entre eux qui parvinrent à faire un usage raisonnable de leur outil de communication rectangulaire rédigèrent une lettre ouverte : « la lettre du paresseux ». Les révoltés exigeaient le droit à ne plus fournir aucun effort pour obtenir leur pitance. Ils menaçaient. Les grilles tremblaient. On vit alors reparaître l’éléphant évaporé.

Sonia

C’est en lisant le journal que j’ai appris que l’éléphant de la ville avait disparu sans laisser de traces. Il s’est évaporé, ne laissant qu’un mystérieux papyrus dans son enclos, ainsi qu’un vide insondable dans les dimanches des familles. Moi-même enfant, je me voyais offrir par ma mère un sorbet à la framboise sur la route menant à la maison de l’aimable pachyderme. Il ne s’agissait pas tant de déguster la glace que de l’apporter en offrande, en échange de quelques mots qu’il trompait avec lassitude et d’une caresse sur ses larges oreilles, froissées comme du vieux parchemin. C’était un rituel, en somme, calé entre le poulet rôti et la promenade au jardin. Mais je m’égare. Le fait est que l’éléphant de la ville – c’est ainsi qu’on l’appelle, car dans notre cité, labellisée « Ville amie des animaux », n’est pas baptisé qui veut – l’éléphant donc, « *notre* » éléphant, ose même le journaliste, a disparu. Sur la feuille jaunie, il a pris soin d’écrire une dernière adresse aux habitants. « Je vous quitte, et d’autres suivront. Prenez-en bonne note, car c’est ainsi à présent : on se lève et on se casse. » À la lecture de cette nouvelle, un frisson d’excitation m’a parcouru l’échine. Était-ce, enfin, en train de se produire ?

Les heures suivantes, j’ai guetté d’autres signes. Et ils n’ont pas tardé à s’abattre sur la ville, aussi meurtrie qu’ébahie, par la désertion de l’éléphant. « Après toutes ces années de soins ? Nourri, logé, blanchi ! Et il nous quitte comme ça, l’ingrat, le scélérat ! ». D’autres se montraient moins tranchants. « Il n’était plus tout jeune, il aura perdu la boule, voilà tout ». Mais ce n’était pas tout. Sur les coups de midi, toute la ville a reçu le courriel du mouton. « Je n’en puis plus de vos caresses, et de ces tontes assassines, c’est trop ! Je taille la route et si nous devions nous recroiser, tous les quolibets, tous ceux qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffes, sans les mettre en bouquet ! ». Ah ! Derrière mon écran, je jubilais. J’entendais déjà les voisins bêler à tue-tête que jamais, non, plus jamais, ils ne reprendraient pareil locataire, un rustre capable d’abandonner son pré en friche, sans préavis. À ce stade, je savais déjà que d’autres lettres de démission nous parviendraient, en avalanche, toutes plus cinglantes et lacunaires les unes que les autres — mention spéciale au billet du perroquet largué dans des bombes de plumes.

Après cinq jours de ce traitement, les habitants étaient épuisés, chacun courant à l’enclos ou à la cage la plus proche, pour tenter d’enrayer la fuite générale des animaux, « nos animaux », qu’ils chouinaient avec sincérité. Pour ma part, j’étais au comble du bonheur, ne supportant plus guère mon peuple de geôliers masqués sous leurs bonnes intentions. Désormais, pour que ma joie soit parfaite, et la libération totale, ne manque plus que le testament du chat, probablement victime d’un méchant syndrome de Stockholm. À moins qu’il n’ait tout simplement perdu le goût de la liberté dans le moelleux du canapé.

Souen

— C'est en lisant le journal que j'ai appris que l'éléphant de la ville avait disparu sans laisser de traces. Il s'est évaporé, ne laissant qu'un mystérieux papyrus dans son enclos.

Je me suis immédiatement mis en quête de ce document, afin de tenter d'y trouver le moindre indice permettant de remonter vers le pachyderme. Malgré toutes mes investigations, j'ai dû me rendre à l'évidence, les graffitis en forme de fines arabesques que j'y ai trouvés ne pouvaient être l'œuvre d'une patte d'éléphant. D'ailleurs, si mes souvenirs sont bons, celui-ci est gaucher. Or, ces graffitis sont sans conteste ceux d'un droitier.

J'ai décidé de consulter les documents rédigés par chaque résident du zoo pour en avoir le cœur net.

J'ai tout d'abord interrogé Mme Carapace, une vieille tortue présente depuis plus de cinquante ans sur le site. Lorsque je lui ai présenté le papyrus, elle m'a annoncé d'un air embarrassé que malgré son grand âge, elle n'avait jamais vu une telle graphie. Devant un comportement aussi suspect, je n'ai pu m'empêcher de la soupçonner d'avoir écrit ça elle-même pour brouiller les pistes. Je lui ai alors demandé de me présenter des lettres ou des documents qu'elle aurait rédigés elle-même, à des fins de comparaison. Hélas ! Ce n'est pas dans la correspondance de la tortue que nous trouverons une réponse à notre mystère : son rythme d'écriture est si particulier qu'elle n'a pas terminé la seule et unique missive qu'elle avait commencé à écrire à sa fille il y a trente-cinq ans et qui se résume à « M… »

L'objectif suivant était le grand bassin. Un certain Carcharodon Carcharias y vit seul, pour une raison toute simple : ce monsieur avait pris l'habitude de confondre colocataires et collations, et s'était offert le luxe, pour le dernier réveillon, d'engloutir l'intégralité d'un banc de thons qu'on lui avait attribué comme convives. On m'avait averti : « L'interrogatoire ne sera pas aisé, M. Carcharias n'ayant qu'un seul mot à son vocabulaire. » Je n'ai effectivement pas été déçu. Lorsque je me suis approché du bassin, il a ouvert toute grande sa bouche pleine de dents et a grogné d'un air goulu : « Manger ». Et voilà LE mot du requin blanc. Autant vous dire que je suis encore une fois resté bredouille.

Sur ce, je suis rentré chez moi pour réfléchir un peu. En passant dans le hall de mon immeuble, j'ai vu que ma boîte aux lettres débordait de prospectus en tous genres. Je l'ai donc ouverte pour en rafler tout le contenu. Arrivé dans mon appartement, j'ai posé le tout sur la table de la cuisine. Deux courriers se sont échappés du tas : une facture d'électricité – majorée – et une étrange petite enveloppe de papier bulle. Lorsque je l'ai ouverte, j'y ai trouvé une carte postale. Et en la lisant, j'ai tout compris. L'éléphant n'a pas disparu.

— Mais alors, vous savez ce qui s'est passé ?

— Oui. Nous tenons un coupable, un certain M. Lepic, hérisson de son état. Tenez, commissaire, voici la carte postale du hérisson.

L'éléphant m'a marché dessus. Je me suis vengé. Vous le trouverez chez son pédicure en train de se faire enlever mes piquants du pied. Ce que vous avez pris pour un mystérieux papyrus n'est qu'un morceau de papier toilette (taille éléphant) qu'il s'était mis en guise de pansement et qu'il a perdu en se rendant chez son praticien. Ha ha ha.

Signé : Lepic.

Florence

Demain est annulé (Marianne)

Écrire une lettre ou un extrait de journal intime sur le thème « Demain est annulé ». Terminer par « Demain, je vais partir et fermer la nuit après toi ». Inclure la présence d'un objet familier.

Salut,

Ça fait un moment que je ne t'ai pas écrit.
J'aurais pourtant bien des choses à te dire, à te demander, aussi.
Ces derniers mois ont été bouleversants. J'ai perdu mes repères, éclaté en morceaux, dans le double mouvement du mot. L'être et le faire.

J'aurais bien eu besoin que tu sois là. Mais je n'avais que mon carnet, offert un après-midi d'été. Et mon stylo, et ma tête pour penser, mettre du sens, chercher ce qui, dans notre histoire, m'a menée jusqu'ici.

Ce carnet, c'est Fred qui me l'a offert. Je pense que tu l'aurais bien aimé, Fred. Le carnet aussi, remarque. Ni trop grand, ni trop petit, il est juste à la bonne taille pour tenir dans les sacs de maman que je porte en bandoulière, devant mon plexus solaire. Le grain des feuilles est assez doux pour accepter ma plume. Je l'aime bien aussi parce que des pointillés sont imprimés pour accompagner l'écriture.
Alors, depuis que je l'ai, j'écris un peu moins de travers.
Depuis que je l'ai, je marche droit. Je crois. Peut-être aussi parce que mes pensées se rassemblent et permettent, alors, à mes émotions de suivre ce que je ressens être bon, pour moi.

Ces derniers jours, j'ai réalisé que tu me manquais. En sept ans, c'est la première fois. C'est fou ça. J'ai retrouvé toutes les lettres que je t'ai écrites, mais qui n'ont jamais quitté le disque dur de mon ordinateur. Aujourd'hui, ce sont les pages de ce carnet spécial que je noircis de ton héritage et du sens que j'y trouve, du sens que j'y mets.

Fin octobre, le jour où j'ai pris mon billet d'avion, la première extrémité de l'élastique permettant de le fermer a lâché. Deux mois plus tard, la nuit où je suis arrivée à l'aéroport, la seconde a cédé. Lâcher prise.
Khalil Gibran écrivait : « La nuit est cette aurore qui attend de naître. »
J'ai grandi en pensant qu'il était trop tard, que demain était tracé et chargé d'impossible.
Aujourd'hui, papa, je me sens prête.
Je ne resterai pas, je vais partir et fermer la nuit.

Je t'aime.
Auxane.

25 janvier 2024

Bonsoir.

Il est 20 heures. Tout est en ordre. J'ai soigneusement plié, repassé et rangé tous mes hiers dans le tiroir du bas, sous mon gobelet isotherme « *I love my job* ».

Tout est en ordre. J'ai accroché mon aujourd'hui au porte-manteau de l'entrée. Je ne sais pas ce que j'ai fait de mes demains.

J'ai déposé les clés de ma vie sur le petit meuble à chaussures. Je vous les laisse. Faites-en ce qu'il vous plaira.

Je pense très fort à vous, mais je ne resterai pas. Je vais partir et fermer la nuit.

Florence

Aujourd'hui ou peut-être hier, je ne sais plus, qu'importe.

Qu'importe

Depuis un temps que je ne sais dater, la nuit semble ne plus se décider à quitter cette chambre obscure débarrassée de toute forme de mobilier. Ma vie a maintenant pris les dimensions de l'alcôve où j'ai jadis appris à te reconnaître. Pas de lit où te rejoindre ou même seulement poser mon corps qui s'affaisse, pas de parois non plus, disparues elles aussi à moins que ce ne soit moi, qui, dans l'obscurité légère me disperse, à moins que ce ne soit moi qui ne m'embrume, qui disparais en somme. Serait-ce que je m'évade ?

Dans la chambre noire, un clavier m'appelle, mes pas glissent, je sens que j'approche du point lumineux. L'écran perce la nuit. De le savoir là, dans son scintillement solitaire, je souris. Je voudrais me confier, mais sous mes doigts, les touches de rectangle noir produisent un son qui seul retient mon attention. Le cliquetis dès lors est mon seul horizon. La pulpe de mes doigts caresse les rectangles, d'où je bondis, tremplin vers les étoiles.

« Je ne resterai pas, je vais partir et fermer la nuit. »

Sonia

Cela fait si longtemps. Elle est là, qui me regarde, la Vierge Marie aux mains coupées. Tu l'avais chapardée dans une maison vide aux fenêtres brisées, juste derrière le square. Ses rideaux de coton, aux fleurs délavées par les vents, flottaient, miteux, cramés par endroits. Et ça suffisait à dissuader les gamins d'y entrer. Pas toi, évidemment. Toi, rien ne t'effrayait. Tu franchissais la fenêtre, évitant les bris de verre sans même avoir besoin d'y prendre garde, et tu mettais tes pas dans ceux des fantômes qui y vivaient encore, peut-être. Ce jour-là, t'en souviens-tu seulement, tu es rentré avec la Vierge blanche aux mains coupées, et tu me l'as offerte. Alors je l'ai posée sur ma commode, et elle me regardait dormir. Cette femme de pierre, portant son enfant par l'opération du Saint-Esprit, ou la seule force de son amour, me faisait peur alors, et me fait toujours peur à présent. Pourtant, je l'emballe soigneusement à chaque déménagement, et elle me suit, de ville en ville, de vie en vie. Elle est comme un talisman qui porte ton audace, ton effronterie. Et son regard aujourd'hui, me transperce comme un jugement. Il y a si longtemps que je ne t'ai pas vu. Alors je te le dis ici, pour que tu t'y prépares. Même si je crois que ça aussi, ça ne te fait pas peur. Je vais venir, mais je ne resterai pas, je vais partir et fermer la nuit.

Souen

Il est bientôt 3 h, comment j'en suis arrivé là ? Les yeux rivés au plafond, les yeux fermés sans sommeil, les yeux presque mouillés de lassitude. Quand êtes-vous devenus mes ennemis ? Toi, d'abord, mon bon vieux Matelas autrefois ami, pourquoi me rejettes-tu à présent, suis-je devenu un poids ? Ta mousse en a-t-elle assez de soutenir mon corps cabossé ? Pourtant, je prends soin de toi, moi, je te retourne aux saisons chaudes, je te vaporise de brume le matin, je t'offre mon insouciance… et malgré tout je te vois t'affaisser à vue d'œil, tirer la gueule avant même que mes fesses, mon dos, mes joues ne te rejoignent. Qu'attends-tu de moi, que faut-il que je fasse pour que tu cesses enfin d'être du marbre sous ma peau, pour que tu invites à nouveau Morphée à partager nos nuits ? Et puis Toi, mon fichu corps, pourquoi est-ce que tu m'abandonnes lâchement chaque nuit ? Pourquoi chacun de mes mouvements devient-il une épreuve, si Toi et Matelas avez du mal à vous entendre, si quelque chose s'est passé entre vous dis le-moi ou par pitié réconciliez-vous que je puisse enfin retrouver le sommeil, retrouver mes matins sourire, mes jours soleil… Parce que là, j'avoue que je commence à fatiguer qu'à cause de vos caprices demain soit encore annulé. Alors, je rêve éveillée, puisque que je ne suis bonne qu'à ça, je rêve éveillée qu'une nuit, Matelas, tu me reprennes dans tes bras, et que toi, Corps, tu fasses taire ce hurlement sournois ou qu'il me murmure tout bas je ne resterai pas, je vais partir, fermer la nuit et te rendre tes jours.

Amandine

Demain est annulé ou le sera bientôt.

Tu es là, comme chaque jour, comme chaque soir, au bout de ton tuyau transparent dans lequel circule l'oxygène qui te maintient en vie.

Tu es là, tête basse, dans tes pensées secrètes, tes non-dits, tu respires à peine, douloureusement. Tu me regardes passer et repasser, vivre et m'inquiéter, ces lunettes médicales enfoncées dans tes narines usées ; elles te font si souvent saigner du nez et mon cœur m'éclabousse alors de nos couleurs passées. Tu vas partir un prochain matin. Personne ne me dit rien, ni le jour, ni l'heure. Et toi, si fier d'être un taiseux, à quoi penses-tu ?

Ce tuyau qui te relie à la vie est devenu notre lien intime, il est ce pont entre toi et l'au-delà qui te tend des bras élastiques, des bras qui mesurent vingt-cinq mètres de long et dans lesquels je me prends les pieds plusieurs fois par jour…

Lorsque je croiserai les tiens sur ta poitrine, j'éteindrai alors cette foutue machine et le silence s'installera dans ce couloir sans fin, les murs m'écraseront de douleur ; peut-être alors me parleras-tu ?

Demain est annulé. À mon tour alors, je ne respirerai pas ou presque plus. Je te le dis maintenant : demain, je vais partir et fermer la nuit après toi.

Caroline

Les D sont jetés (Florence)

Trouver trois personnages dont les noms ou les caractéristiques contiennent un D. Trouver un lieu avec un D. Décrire. Écrire la même scène vue par ces trois personnages.

Tobby : c'est un chien plutôt pacifiste pour un Doberman, le genre de Molosse qui vous ramène son os en plastique, le sourire aux babines alors que vous êtes en train d'escalader le portail pour un cambriolage.
Denis : lui, n'est pas du genre à faire dans la dentelle, quand il veut quelque chose il l'obtient quels que soient les moyens.
Louna : elle, elle est plutôt le genre de femme à ne pas broncher d'une oreille alors même que le sol s'effondre sous ses pieds, dans la lune, un peu déconnectée.
Lieu : Docteur
Scène vue par Tobby :

Oh, c'est quoi ce truc qui roule ? Ah oui c'est le panier roulant dans lequel ils promènent les bébés humains. Oh j'aime bien c'est pile à ma hauteur, je me demande si je peux aller lui dire bonjour, j'adore courir dire bonjour aux gens, mais j'hésite, car eux, ils n'ont pas trop l'air d'aimer ça. Je vois bien qu'ils font toujours un pas en arrière, franchement je ne mords pas pourtant, les humains sont vraiment bourrés de stéréotypes c'est dingue. Allez j'y vais… Oula, mais il sent drôlement bon ce petit, montre un peu. Ah elle est géniale sa peluche caniche on dirait mon pote Douggy ! Non, non, merde, arrête ne pleure pas petit gars, je suis gentil, n'aie pas peur, merde voilà qu'il hurle, toute la salle d'attente va me détester maintenant. Roh puis voilà que la mère s'y met, décidément cette famille c'est pas l'amie des bêtes, puis ce truc qu'ils ont aussi de nous appeler les bêtes tout le temps, on se permet, nous, de les traiter de cons comme ça à tout bout de champ ? Moi je suis là, gentil, toujours les babines à l'air prêt à faire des léchouilles et c'est comme ça qu'on me remercie. Pour la peine, je vais aboyer un coup, au moins ils auront une bonne raison de pleurer ces fichus *bipèdes*.

Scène vue par Denis :

Putain, mais à quel moment il a cru que c'était une bonne idée de venir attendre chez le Toubib avec son clébard ? Un jour de pluie en plus ! Je vais pas supporter cette odeur très longtemps, il a pas intérêt à être en retard le doc. Super… voilà un mioche qui débarque aussi, la totale ! De mieux en mieux, maintenant c'est le clebs qui fait chialer le petit. Si ça continue je me lève et leur dis leurs 4 vérités à ces deux incapables, qu'il tienne son chien et qu'elle tienne son gosse bordel ! Je suis venu pour soigner ma grippe, pas pour me taper tout le Cirque *Pinder*.

Scène vue par Louna :

Oh un toutou, il est mignon, c'est bizarre d'habitude j'aime pas les gros chiens, mais lui il a vraiment l'air gentil. Cool il reste une place près de la fenêtre, je pourrais attendre en regardant le ciel, j'adore faire ça. Ding ! Tiens l'ascenseur… bizarre, la salle d'attente est déjà presque pleine, il doit y avoir du retard. Oh une poussette, il est sacrément couvert ce bébé, il doit avoir chaud, oh et sa maman elle a l'air tellement fatiguée la pauvre, je me demande si c'est elle ou si c'est le petit qui est malade ? Bon, où j'ai mis mes écouteurs ? Ha les voilà, c'est parti pour un épisode de La poudre, finalement j'espère que le médecin traînera encore un peu, je suis bien ici, sûrement mieux que le triste type à ma gauche, ah tiens, Denis, il a gardé son badge à la chemise. Allez, play, lecture de *l'épisode*.

Amandine

Un dandy de trente ans, prénommé Christophe, vêtu de costumes de chez Dior, blond à petites lunettes rondes travaillant comme trader dans une grande banque.
Delphine, gérante d'un restaurant de province, rieuse, dodue et bonne vivante.
Adrien, résident d'un EHPAD, 98 ans, devenu sourd, dormeur.
Un EHPAD dans la ville de Dijon.

Les lois de nos désirs sont des dés sans loisirs. (R. Desnos)

Ce matin-là, enfin il devait être dans les onze heures, je rendais visite à ma grand-mère, enfermée dans un EHPAD dijonnais. J'allais lui souhaiter la bonne année, une visite rituelle. J'adore ma grand-mère et, même si elle me reconnaît à peine aujourd'hui, je n'y déroge pas. Le respect des jeunes vis-à-vis des anciens n'est-ce pas ? J'avais revêtu ma plus belle chemise de chez Dior et une veste Saint-Laurent, sur un pantalon de chez Armani. Je lui apportais des macarons de chez Dodin, l'illustre pâtissier de Biarritz. Lorsque j'entre dans le bâtiment, un son nouveau résonne à mes oreilles. Je vois alors, au fond d'un couloir, un hurluberlu armé d'un accordéon diatonique en train de jouer et même, ciel, de pousser la chansonnette. Je me dirige vers la chambre de Grand-Maman, elle n'y est pas, seul reste son châle Chanel jeté sur le lit. Je parcours le dédale des couloirs aux entêtantes senteurs de désinfectant et d'urine jusqu'à trouver un groupe de gens très âgés, enfin une partie des résidents, massés derrière l'accordéoniste. Grand-Maman est avec eux ! Je tente de la faire sortir des rangs, l'image n'est pas sans rappeler le joueur de flûte du conte, suivi de son troupeau de rats, mais elle refuse. Je la suis, contre mon gré, jusqu'à la salle de restaurant où attendent les aides-soignantes. Là, c'est un véritable mal busette, euh bal musette, voilà que les aides-soignantes se mettent à danser avec les vieux encore debout et que ma grand-mère m'entraîne dans une valse. Elle est si heureuse que je finis par remercier le musicien qui nous a tant distraits.

Ah, ben alors je sais pas ce qui s'est passé aujourd'hui. C'est fête, j'entendais pas bien, il me tardait d'avoir le repas du Premier de l'an, même si j'aurais aimé dormir plus longtemps sous mon duvet. Y avait tout un tas de gens qui suivaient un gars avec un accordéon, j'entendais pas très bien, mais voilà que Denise (mon aide-soignante préférée) me prend par le bras et me dit, allez monsieur Dandin ! On danse ? Et nous voilà à tournoyer, j'en avais le tournis ! J'entendais pas la musique, mais mon cœur en était tout sens dessus dessous. Après, on a eu de la dinde.

Moi c'est Delphine, je viens souvent rendre visite à mes anciens clients dans cet EHPAD de Dijon. Que voulez-vous, on les a choyés pendant des années avec de bons petits plats, on a plaisir à les retrouver et leur apporter quelques douillons normands ou autres gâteries. Et puis, je sais bien que j'y finirai mes jours aussi, alors je ménage le futur. Le 1er janvier, mon restaurant est fermé, j'en profite, je fais un tour là-bas et je fournis le dessert du déjeuner de fête. Ce jour-là, j'y suis allée avec mon soupirant du moment. Il n'a rien trouvé de mieux que d'apporter son accordéon et d'entrer en jouant. D'abord, j'avais un peu honte et puis, voyant les petites lumières s'allumer dans tous les regards, j'en ai pris mon parti. Tout le personnel semblait aussi réjoui que les résidents, et cela s'est terminé dans un joyeux brouhaha et virevoltes. J'ai fait danser madame Arlette dans son fauteuil roulant, j'ai dansé avec monsieur Georges. Un truc de dingue.

Marianne

Elle est belle, ma maîtresse. D'autant plus quand elle l'observe. Son regard sérieux, concentré sur cette voie qu'elle s'apprête à gravir. Elle esquisse ce sourire, exalté et timide.
Je crois que je stresse pour deux : je la vois et mon poil se hérisse, ma température monte, je commence à haleter.
Je suis contente qu'Auguste soit avec nous maintenant. J'aime bien quand il caresse ma nuque et mes oreilles. Lui aussi il aime bien, je l'ai entendu le dire à Dorothée. Il dit que mon poil est doux et que je ne sens pas le chien. D'ailleurs, si je me fie à l'insistance de ses caresses, je crois qu'on est deux à stresser pour deux.
Le voilà qui se lève. Il va où ? Chercher ma balle ? Alors qu'il s'avance vers elle, avec la détermination qui le caractérise si bien, je comprends que ce n'est pas l'envie de me divertir qui le meut. Comme si elle le sentait arriver, son visage pivote de moitié. Ils se regardent, droit dans les yeux.
Bon, je me rapproche parce que je n'entends rien de ce qu'il lui murmure à l'oreille. Faut dire que la salle est assez grande et les travaux d'insonorisation pas tout à fait terminés. C'est une drôle d'idée d'avoir transformé la MJC de Ville-d'Avray en salle d'escalade. Mais c'est pas con. Ça faisait si longtemps que cet endroit était laissé à l'abandon. Les friches sont des terreaux fertiles et, semble-t-il, éhontées.

Auxane

Dieu est un fumeur de havane dyslexique.
Alain marche avec un déambulateur, il a perdu une jambe en sautant sur une mine de crayons impersonnelle. On l'entend toujours avant de le voir. Ça racle.
Olga est une joueuse compulsive, elle s'est fait interdire de casino à cause de son addiction au dentifrice.
Version de Dieu :
Ding dong ! Ding dong ! ça y est, c'est le signal Il faut changer de partenaires ! c'est ballot ça, parce que cette fois je sentais que j'étais à deux doigts de conclure. Je la tenais serrée tout contre moi, son haleine mentholée tout contre ma moustache. Je sentais bien qu'il s'en fallait peu pour qu'elle… *ding dong ding dong !* je vais lui régler son compte moi au maître du temps ! Non, mais c'est pas croyable ! Je vais quand même lui extirper son 06 ou son insta ! c'est qui c'nabot ! à la fin c'est toujours moi qui gagne. C'est écrit dans la bible, que diable !
Version d'Olga :
Non, mais qu'est-ce qu'il pue celui-là ! c'est pas bientôt fini ! les danses de salon, non, mais plus jamais ! j'vais leur dire moi, à la prochaine réunion des dentosaddict anonymes, mauvais plan. Very bad trip ! Je pourrais dire que j'ai essayé, j'ai pas fait ma rebelle, j'ai vraiment cherché un remède à la mélancolie, un alibi aux casinos, mais là, le vieux moustachu, avec sa barbe qui pue le cigare, il me met le palpitant au bord des lèvres. Désolée papy, mais ça va pas l'faire. Je vais pas lui refiler mon insta ! Tiens c'est pas Alain qui vient de marcher sur ma robe avec son attirail ? Mon héros ! *Ding dong !*
Version d'Alain
Elle est belle. Dans le noir je vois que ses dents qui brillent ! ces petites quenottes-là, bien alignées, ça m'émoustille ! et puis sa silhouette dans sa robe, quelle robe ! je vais m'approcher, je pars maintenant, au début de la chanson. Si je veux saisir ma chance, c'est mon moment. Je m'élance, enfin c'est un bien grand mot, je pousse. Oui, comme je peux, je pousse ce… bip… on ne dit pas de gros mot diantre ! *ding dong* ! je pousse mon déambulateur jusqu'à elle. Je sens l'étoffe de sa robe sous un de mes pieds métalliques. J'ai l'impression qu'elle est heureuse. Je suis son héros, son John Travolta, son private dancer !

Sonia

Didier, mon voisin de palier, est cuisinier
Dominique, dentiste, habite l'étage au-dessus
Damien, le gardien de l'immeuble, nous monte le courrier chaque matin à 11 h et est aimé de
Didier :
Salut, Dominique, comment vas-tu ? As-tu remarqué que Damien avait planté des poireaux dans notre jardin partagé ? C'est sympa, non ? J'en ferai des soupes cet hiver ! Encore une belle occasion de rassembler tous les voisins pour passer de belles soirées, non ?
Mais c'est bizarre, pendant qu'il était courbé, affairé à ses plantations, je le voyais marmonner et se relever d'un coup en faisant de grands gestes ! Tu sais pourquoi ?

Dominique :
Salut, Didier, oui, j'ai vu ça hier, comme toi. Faudra pas oublier de bien te laver les dents si tu ne veux pas atterrir sur mon fauteuil de dentiste. Le poireau aime bien les interstices. On pourrait planter des patates pour accompagner ta soupe, ça te dit ? Alors oui sinon je l'ai bien vu s'agiter aussi dans tous les sens. En même temps qu'il marmonnait, je le voyais écrire sur un carnet. Il alternait : un mot, un poireau, un mot, un poireau… Étrange. Ah le voilà qui arrive, on va lui demander !

Damien :
Hey salut les voisins ! Je vois que vous avez remarqué que j'avais planté des poireaux. C'est marrant, en les plantant j'ai pensé à écrire une petite pièce de théâtre pour notre prochaine soirée d'immeuble. Vous voulez que je vous la lise ? Venez dans ma loge, d'ailleurs j'ai du courrier pour vous deux et un rôle à vous distribuer à chacun.

Et voilà nos trois amis partis en répétition générale au n° 23 de la rue Quincampoix. Didier, Dominique et Damien termineront cette journée au resto d'à côté, chez Monsieur Poireau, ce fameux resto où tout est toujours soit trop soit pas assez. Cette belle journée ensoleillée se termine, à défaut de café (la machine n'est toujours pas réparée) autour d'un tonic et d'un verre de djinn.

Caroline

Denise, ancienne danseuse de cabaret, réside dans le 14e arrondissement de Paris. Désormais à la retraite, elle prend des cours de chant avec Sarah, la concierge. Ulysse, dentiste, jeune père de famille, voisin de palier de Denise. Sarah, la concierge désabusée de l'immeuble où réside Denise. Dure de caractère, mais douce de voix. Donne des cours de chant pour arrondir les fins de mois.

Point de vue d'Ulysse

8 h, c'est une heure plus que raisonnable. Et puis c'est bien connu, les retraités se lèvent tôt. Sur le pied de guerre depuis la veille déjà, j'ai laissé la nuit me porter ses conseils, et j'ai révisé les trois principes de la Communication Non Violente avant d'aller sonner chez la Denise. Allez, on inspire, on expire, et on expose les faits, rien que les faits — et leurs fâcheuses conséquences, hum — mais pas de blâme, pas de reproche, me recentrer sur mes besoins, hum. Voilà. J'étais pétri de bonnes intentions et puis. Ding dong ! « Mais que diable avez-vous donc à chanter du Céline Dion, nous en avons déjà parlé Denise : je ne la supporte pas, elle me file de l'urticaire, elle annule mes gestes d'artiste ! "J'irai où tu iras, j'irais où tu iras, qu'importe l'endroit !" Mais hier, c'est droit dans les gencives de Madame Dupont que la fraise s'en est allée ! Nous en avons parlé maiiiintes fois : quelle est votre excuse cette fois ? » Évidemment, elle n'en avait pas. Elle n'apprécie pas mon pacifisme à sa juste valeur. Elle a pris ses grands airs de Madame Cabaret et m'a claqué la porte au nez ! Reste à trouver Sarah, tenter une dernière transaction pour lui faire rayer la Québécoise de son répertoire dé… dé… dégoûtant !

Point de vue de Denise

Diantre ! Qui vient déranger une dame à pareille heure. Je n'ai pas fini d'enlever mes bigoudis. Je regarde par mon judas… Tiens, v'là le dentiste avec ses remontrances habituelles. Il supporte pas Céline qu'il me dit… Moi je crois surtout que ce qu'il ne supporte plus, c'est d'avoir un bébé qui chiale à tout va, et aussi qu'il aurait besoin de reprendre la formation continue si vous voyez ce que je veux dire… Bon, j'ouvre la porte. Et son urticaire par-ci, et les gencives de madame Dupont par-là, ouuuh, j'ai passé l'âge des leçons d'anatomie ! Mais de quoi il me parle, ce drôle ?

Denise referme la porte.

Point de vue de Sarah

Tiens. Ulysse est remonté comme un coucou. À coup sûr, Denise va lui filer entre les doigts. Un dindon, deux dindons, trois dindons, quatre dindons… dix dindons ! Et vlan ! Il va pas tarder à venir me rebattre les oreilles de ses jérémiades, j'ai encore vu Madame Dupont sortir dans un sale état. Est-ce qu'en rentrant le ventre, en serrant les fesses, je peux me faufiler, voilà juste là, faire un sieston dans ce débarras ?

Souen

Dieu ne joue pas aux dés

Personnage 1 : Il s'appelle Désiré, mais ne se sent souvent pas le bienvenu.
Personnage 2 : Elle s'appelle Daphnée et elle commence toutes ses phrases par : « Je suis désolée. »
Personnage 3 : Elle s'appelle Dorothée et elle est toujours débordée.

Désiré

Comme chaque matin, j'étais assis en terrasse avec mon grand crème. Chez Dédé, mon café préféré. C'est un établissement sans chichi, sans prétention. Ailleurs, je ne me sens pas à l'aise, pas chez moi, pas le bienvenu. Moi, j'aime bien me fondre dans le décor, me faire oublier, disparaître dans la tapisserie, vous voyez ? Alors chez Dédé je suis tranquille. Enfin, d'habitude… Parce que ce matin, il y avait les journalistes. Toute une équipe. Avec des micros et des caméras. Ils sont arrivés et ont cerné toute la place, impossible d'y échapper. Ils venaient faire un reportage. Chez Dédé ! J'envisageais de fuir quand la journaliste s'est approchée de moi. Avant de m'évanouir, j'ai juste eu le temps de l'entendre prononcer ces mots : « Chez Dédé, un petit bistrot au charme désuet… »

Daphnée

Chez Dédé est un petit bistrot au charme désuet. Nous nous sommes rendus sur place aujourd'hui avec mon équipe pour recueillir son histoire auprès des habitués avant la fermeture définitive.

Claudie

Les renferme-mémoire (Claudie)

Choisir un tiroir parmi ces cinq tiroirs : un objet marquant de votre enfance, un cadeau qu'on m'a fait, un outil dont j'ai souvent eu besoin, un objet de famille, la photo d'un lieu ou d'un moment.
Rédiger avec le souvenir associé la couleur du tiroir, commencer par : « *dans le tiroir (couleur),… pour me souvenir… »*

Dans le tiroir rose framboise, j'ai glissé une platine vinyle pour me souvenir que la musique est bonne. Tchaïkovski, Errol Garner, Nina Simone, Éric Clapton. Je savais exactement où les trouver sur l'étagère de bois où ils étaient rangés. Alignés les uns à côté des autres, légèrement penchés.

Je me rappelle les parcourir, du bout des doigts. Puis en saisir un, de premier choix.

La plus grande précaution était de mise : un vinyle, c'est fragile. Chacun d'eux est précieusement conservé dans sa pochette en carton, contenant elle-même une sorte d'écrin de papier fin, conservant à son tour, à l'abri des frottements ces 33 tours en polychlorure de vinyle. C'est pour cela que les disques portent ce nom.

Je crois que ce que j'aime tout particulièrement sont les premiers sons sortant de ses enceintes, en bois, elles-aussi. Il paraît que cette matière offre à l'écoute une résonance (bien) particulière. Les premiers sons sont les craquements, provenant de la rencontre singulière de la poussière qui s'accumule à la surface des sillons au contact du diamant. Viennent ensuite les premières notes des premiers instruments.

Dans ce tiroir rose framboise comme les canapés du salon, j'ai glissé un messager, hors du temps. Il me parle et je l'écoute, il m'attrape quand je le touche, et lorsqu'il ouvre la bouche pour que j'attrape sa langue, je sens le temps passé, la poussière et l'humidité.

Auxane

Dans le tiroir blanc, comme la neige que je regardais tomber depuis la fenêtre, juchée sur mon tabouret, j'ai glissé une photographie de Claude. En fait, c'est un double portrait, imprimé sur un minuscule polaroïd, pas plus grand qu'une carte bancaire. Pour retrouver ses traits rieurs et sa barbe blanche, il me faut coller le museau au papier glacé, et voir par-delà la lumière qui surexpose nos visages. Nous sommes debout, bras dessus, bras dessous, droits comme des I qui tutoient les mêmes ciels. Sa main, démesurément grande pour son petit gabarit, me tient fermement l'épaule. De solides paluches qui auraient inspiré Rodin, et qui continuaient de se sculpter dans les maisons à vider, les vide-greniers, les monceaux de vies – sofa, lampes de chevet, tableaux – abandonnés sur les trottoirs. Claude était un ramasseur compulsif. C'est comme ça que nous l'avions rencontré. Pierre avait repéré dans la rue Saint-André une commode en bois blanche, tandis que Claude fouinait sous les fourrures et les manteaux qui la jouxtaient. D'abord un peu agacé qu'on se soit emparé du meuble avant lui, il s'était proposé pour nous aider à le porter jusqu'à notre escalier, quelques numéros plus loin. Après cela, nous nous croisions sans arrêt. Dans la rue, au parc Laurier, dans les sous-sols des églises où nous aimions fouiner dans les boutiques de seconde main. Mon Claude, mon cœur sautait quand j'apercevais ton pas solide et ta casquette de laine. C'était chaque fois d'heureuses retrouvailles, et tu me partageais tes mille et une vies : celle de couturier, de jardinier, de garagiste… Tu me parlais d'amour, des gestes de tendresse, de tes enfants grandis, en roulant tous les R. Voyant comme je devenais frêle, tu sonnais à la porte, les bras chargés de boîtes de conserve et de paquets de pâtes, croyant, peut-être, que nous manquions d'argent. « Toi et moi, on s'est connus dans une autre vie », me disais-tu, et ça te faisait rire. Claude Brindamour, c'était ton nom. Tu étais mon ami dans l'hiver solitaire.

Souen

Dans le tiroir violet, j'ai glissé un ticket de cinéma de la même couleur, pour me souvenir de cette averse. Elle avait éclaboussé nos rires de gamins alors que nous descendions la rue d'un pas décidé, comme tous les mercredis soir après dîner, en sautant dans les flaques. L'éclat des réverbères jouait aux miroirs déformants sur les pavés. Nous croisions des faces graves et froncées qui faisaient la course sous le champignon de leurs parapluies.

Insouciants, mais trempés, nous avions fini par nous abriter à l'entrée de ce vieux cinéma. Une belle affiche très colorée nous avait invités à pousser la porte. Une fois installés dans des fauteuils hors d'âge, tu avais pris ma main et entrecroisé nos doigts. L'air sentait l'ancien temps et le velours usé. Lorsque les lumières de la salle s'étaient éteintes, nous avions fermé les yeux et nos cœurs avaient bondi sur l'écran.

Dans ce petit morceau de carton est inscrit le film de nos serments : à la vie à la mort, tu seras mon Bogart et je serai ta Lauren.

Florence

Dans le tiroir beige, j'ai glissé une petite boule de satin et de tulle d'un rose très pâle, ce qui reste de mon premier tutu, pour me souvenir du Noël de mes sept ans que mes grands-parents étaient venus fêter avec nous dans le Sud tunisien où plusieurs milliers de kilomètres et deux longues années nous avaient, ma mère, mon frère et moi, tenus éloignés d'eux. En ouvrant la commode couleur de sable, la boule échappe. Ce n'est pas dans ma main qu'elle se déploie. Je la sens dans ma gorge. J'emplis mes poumons d'une grande bouffée d'air chaud. Le vent qu'ici ou là-bas (je ne sais pas), le vent qu'on appelle siroco me pénètre. Je deviens clepsydre. Un à un les grains du sable se chevauchent et dessinent des formes improbables. Je reconnais des visages. Le front plissé de mon grand-père, les yeux rieurs de mamie. Je renverse ce sablier. En équilibre sur les pointes, je revêts fièrement le tutu. Deux syllabes pour rattraper l'enfance, une artistique figure figée sur une photo perdue depuis, égrenée comme tant d'autres. Le vent chaud souffle, un minuscule grain roule sous mes paupières.

Sonia

Dans le tiroir rouge, j'ai glissé un pétrin, pour me souvenir de la fragilité, de l'urgence, du soin, de l'amour, de la peur, du corps et de ma petite sœur. Enfin, quand je dis que j'y ai glissé un pétrin, bien sûr, ce n'est techniquement pas possible, un pétrin c'est beaucoup trop gros, beaucoup trop lourd pour tenir dans un tiroir de commode. Dans nos têtes pourtant il n'a pas eu de mal à se trouver une place, à s'accrocher, à s'incruster, à laisser une trace même des années après. Après quoi ? Après le rouge sang, après l'accident, après la chair déchirée, après l'inattention, après la fatigue… Tes pieds venaient tout juste d'apprendre à marcher, maladroits, se faufilant partout, curieux de tout un Nouveau Monde à découvrir. Puis, il a suffi de quelques secondes pour que tes petits pieds innocents, échappant aux grands yeux épuisés du père, te mènent te faire découper la main. Je sais que papa ne t'a pas vu passer derrière lui, tu étais si petite au milieu de la grande boulangerie. C'est allé si vite. Une seconde ou peut-être deux avant de voir ta minuscule main devenir rouge de sang. Dans celle de papa, il y avait déjà le reste de tes doigts, en morceaux, ces petits bouts de toi récupérés par instinct, par anticipation sans doute des dizaines d'heures qu'il allait falloir pour tenter de te les recoudre, de te les recoller. L'expression prenait tout son sens, tu t'étais mise dans le pétrin et notre cœur avec toi. Cette nuit-là, pendant que tu étais au bloc, je jouais à Mario-Bros sur la Nintendo de la voisine au-dessus du casino pour tuer le temps. Et je crois que depuis ce jour-là, pour moi Super-Mario c'est toi, ma super-petite sœur.

Amandine

Dans le tiroir couleur du temps, j'ai glissé mon compagnon de route, mon appareil photo Nikon, pour me souvenir de tous les lieux merveilleux où nous nous sommes mutuellement embarqués. Il reste ma mémoire endormie ; je viens le réveiller à chaque nouvel élan vers le monde.Il est et a toujours été mon troisième œil, mon paravent, mon paratonnerre, mon para-gens.

Il est vrai que je me suis souvent cachée derrière son nez zoomant des recoins interdits, des visages marquants, d'enfant riant, de vieillard endormi. Cette porte bleu turquoise en Afrique du nord, cette charrette bancale tirée par des zébus boueux, cette mer de nuages orangés au hublot d'un biplace malgache, ce building sans fin, glacé et froid, cette rose trémière si tendre, la plage chérie de mon enfance moins dorée que le sable que je foulais.

Et puis il a été sali par cette famille soi-disant unie, aujourd'hui désunie, ces faux-semblants, ces regards biaiseux, ces sourires narquois. Il ne m'a pas trahi. Il disait vrai. Je ne croquerai plus jamais leurs visages évanouis dans l'oubli.

Je le garde au chaud pour repartir bientôt découvrir le monde, dénicher avec lui les couleurs de la vie, les marchés aux épices, les robes et les sourires aux Indes, les coraux et les poisson-lune des Maldives, la neige étincelante des grands drapés polaires.

Avec lui, mes voyages ont un sens et une histoire. Il est le gardien du temps de ma mémoire défaillante. Il est mon ami de toujours, le seul qui n'a jamais trahi la beauté des lieux et des âmes où je posais le regard.

Caroline

Dans le tiroir rouge, j'ai glissé ton fer à lisser pour me souvenir de tes cheveux, toujours incroyablement coiffés, courts mais avec une mèche rebelle à laquelle tu donnais un mouvement très personnel. Ces cheveux, tu les coupais, les colorais, après avoir consulté des tutoriels sur internet et enregistré quantité de photos de coiffure. Tu parvenais à les raser, même sur la nuque et cette coiffure, mélange de sophistication et de fantaisie, annonçait une néo punkette un peu trop délicate pour être punk à chien même si ces derniers faisaient partie de tes fréquentations favorites. Tu maquillais tes yeux avec un soin extrême, dessinant un regard de biche où, si l'on essayait de voir plus loin, on devinait la mésange apeurée dissimulée à l'intérieur d'un petit félin enragé.

Je me souviens de cet aéroport d'Atlanta où nous avions écumé les magasins pendant les heures d'attente. À la librairie, on s'était extasié sur le nombre de livres que nous achetions, tu avais choisi *La ferme aux animaux,* j'ai oublié le titre anglais… Dans un magasin de vêtements, les vendeuses avaient admiré ta coiffure (good-looking French girl). Tu marchais, très droite, avec ce sourire parcimonieux, mais éclatant qui faisait parfois, enfin, oublier ton joli maquillage. Je me souviens de ce bonnet péruvien que t'avait prêté un ami lors d'une randonnée. Il te donnait un air enfantin, faisait ressortir ces joues que tu aurais voulues plus creuses. Je me rappelle la plume d'aigle que tu avais trouvée, entre deux rochers.

Le fer à lisser, je te l'ai offert pour tes dix-huit ans, avec autre chose, j'espère, je ne me rappelle pas. Il t'a servi tous les jours, tu ne pouvais supporter de voir la moindre boucle apparaître. Était-ce pour être sûre de ne pas me ressembler ? Pour tes dix ans je t'avais offert un dictionnaire, tes frères étaient ébahis de voir quelle joie cela avait provoquée chez toi. Ton anniversaire, c'était juste avant Noël.

Tu es revenue d'un séjour à Montpellier, plus tôt que prévu, un 24 août, l'année de tes vingt ans. Tes amies avaient rasé ta tête, tu portais seulement une grande crête brune. Ton crâne était doux au toucher, si doux, avec la faible rugosité d'un duvet renaissant.

Le matin du 28 août, tu as dit, te regardant dans le petit miroir en forme de soleil, dans la cuisine, « Ce sera ma dernière crête ».

Marianne

Beaux-arts, beaux-arts (Sonia)

Choisir trois gammes de couleur sur un nuancier portant des titres de livres en lien avec ces couleurs et un titre. Commencer par « En passant devant la fenêtre, elle frissonna. Cette herbe rouge, c'est sinistre ». Placer les deux autres titres dans le texte et comme phrase de fin, l'un des titres retenus

En passant devant la fenêtre, elle frissonna. « Cette herbe rouge, dit-elle, c'est sinistre. »
Depuis que cette espèce invasive avait colonisé tous les espaces végétalisés du quartier, elle avait l'impression de vivre dans une image en négatif.
Lorsqu'elle sirotait son verre de lait le matin, il lui semblait avaler un liquide qui aurait traversé une mine de charbon. Le chlore de la piscine voyageait inlassablement en rivières pourpres à travers le système de filtrage.
Déjà lasse en cette heure matinale, elle se rendit à la salle de bain pour se maquiller. Soupir. Ses lèvres décolorées ne ressemblaient plus à rien et elle n'avait trouvé pour les embellir qu'un gloss d'un triste rose kaki. Sans parler de ses prunelles, dont l'iris, jadis céruléen, oscillait désormais entre le marronnasse et le brunâtre.
Sans prendre le temps de se coiffer, elle enfila ses escarpins, jeta un regard à l'orange mécanique qui donnait l'heure sur l'étagère du couloir et sortit.
Le long du trottoir, l'employé de la ville, un homme usé aux cercles bleus sous les paupières, soufflait à l'aide d'un tube transparent sur des feuilles mortes gris coquelicot.

Florence

En passant devant la fenêtre, elle frissonna. Cette herbe rouge, dit-elle, c'est sinistre. Et très déroutant. Cela ne correspondait en rien à ce que les manuels d'histoire et les livres d'antan lui avaient appris : avant le Grand Grisement, l'herbe était verte. D'un vert tendre, vert pistache, vert amande, vert bourrache… Jamais, il n'y était question d'herbe rouge, pas plus que de taxi mauve d'ailleurs, comme celui qui l'avait embarquée à travers les allées du Parchromatique. Un camp de vacances, construit sous une vaste bulle de verre, où l'air avait la propriété de conserver les couleurs. Cette révolution technologique éveillait toutes les convoitises : imaginez un peu, passer une semaine immergé dans le bleu roi, le jaune moutarde, le rose bonbon, l'ocre, le framboise, le turquoise, l'orange tangerine, le terracotta… Tous ces mots comme des friandises que ses yeux n'avaient jamais déballées. Après une vie de noir et blanc, parmi les âmes grises, ivres de n'avoir jamais bu la moindre goutte de ces nectars, Giselle, comme des milliers d'autres, avait cassé sa tirelire sans hésiter. Et la voilà, prise d'une terrible nausée, comme si un arc-en-ciel lui avait emmêlé l'estomac. Elle s'assit alors sur le lit, fermant les yeux pour échapper aux corolles flamboyantes tissées sur l'édredon. "*La pilule !*", songea-t-elle dans un éclair de lucidité. Voilà qui l'aiderait à avaler ses couleurs, et à profiter des bienfaits de ce monde éclairé… Quand le cachet eut produit son effet, elle observa ses jambes, y reconnut ce qu'on appelle la chair, d'un rose tendre, qui emprunte à la terre. Pour la première fois, elle se vit en couleurs et partit se rouler, entièrement nue, dans l'herbe rouge.

Souen

En passant devant la fenêtre elle frissonna, cette herbe rouge dit-elle, c'est sinistre. Elle alla s'asseoir sur le canapé blanc du salon et se mit à consulter des catalogues de jardineries et de producteurs de rosiers. Il fallait faire vibrer les couleurs et se débarrasser de cette herbe. Hélas, depuis des années elle tentait de l'éradiquer, mais plus elle en arrachait, plus il en arrivait. Un brin d'herbe enlevé voyait repousser dix de ses pareils. Lorsque des invités venaient pour déjeuner, ils s'arrêtaient dans l'allée, tournaient en tous sens, surpris, émerveillés par ces touffes flamboyantes qui surgissaient partout dans le jardin. Elle avait consulté bien des manuels d'horticulture, en vain, aucun ne répondait à ses questions.

Elle aurait aimé voir son gazon s'orner de vert tendre, de vert Gaspésie, ce doux vert un peu gris. Les feuillets de chez Bonnard affichaient de pimpantes roses bleues, des champignons géants aux teintes mordorées, des fuchsias aux teintes violettes. Il y avait toutes sortes d'euphorbes, la réveille-matin, et celle qui a des couleurs d'un vert bourrache et les jaune citron. Les hydrangeas, enfin, attiraient son regard avec leurs panicules d'un blanc immaculé ou les bleus : bleu d'azur, bleu cobalt ou bien outremer, le bleu de Prusse aussi avait sa faveur. Elle s'arrêta longtemps sur le buisson de cornouiller cassis. Elle connaissait le cornouiller sanguin, mais pas celui-ci. Elle l'imagina, planté près de la fontaine, accompagné d'une fougère tropicale.

Son choix s'arrêta, outre le cornouiller cassis et la fougère géante, sur une dizaine d'iris de toutes couleurs : jaunes, rose pâle, bleus, bleu sombre et sur des rhubarbes bleues à côtes gigantesques. Elle en avait assez des rivières pourpres de son jardin, elle voulait un rayon vert.

Dès réception de ses commandes, elle se mit au travail. Creusant, binant, fumant plantant, arrosant avec le plus grand soin. Ravie après ce long travail, elle alla dormir, puis partit quelques jours en vacances. C'est alors, à la faveur d'une visite chez un ami ophtalmologue, qu'elle découvrit qu'elle était atteinte d'une forme particulière de déformation de la vision, équivalente au daltonisme. L'herbe resterait rouge à tout jamais, et le dahlia, noir.

Marianne

En passant devant la fenêtre, elle frissonna. Cette herbe rouge, dit-elle, c'est sinistre. J'ai déjà tant pleuré devant les nymphéas noirs. Pourquoi m'as-tu emmenée ici ?

Le regard de la fille aux yeux d'or passa dedans le mien, déposant deux fragiles soleils dans mon ciel d'automne. Elle avait prononcé cette simple phrase sur un ton léger, avec une moue grave d'enfant déçue. Puis, elle avait lâché la main de l'homme aux cercles bleus. Il n'avait pas su la mener là où palpitait son désir. Le beau disque noir de ses pupilles s'était dissout dans le paysage qui la désolait. Son désir… Je le devinais. Et le mien qui naissait, derrière le miroir de ses cils sauvages. M'évader, disparaître, dans un battement de paupières. M'échapper avec elle, nous rendre au pied de l'arc-en-ciel. Elle soupira, trois fois, et voici qu'entre deux soupirs passa un taxi mauve.

Claudie

En passant devant la fenêtre, elle frissonna. Cette herbe rouge, dit-elle, c'est sinistre.
Marie a toujours eu horreur de ces cérémonies. Chaque année, son mois de mai était systématiquement cadenassé à cette ville du sud de Provence Côte d'Azur.
Pourtant, Marie est assoiffée de culture. C'est la porte de l'émancipation, c'est l'eau dans laquelle nous nageons. Elle est complexe et plurielle et c'est ce qui la rend si riche, vitale.
Mais pendant le Festival de Cannes, l'ambiance est plus aux coquillages et aux crustacés. Aux talons hauts et smokings noirs, à l'uniformisation, à l'assignation des êtres à des rôles bien précis. Chanel par-ci, Dior par-là, ce n'est plus un festival c'est un défilé. De richesses, d'apparats, de mondanités et de réseaux bourgeois.

Et Marie, elle, ne peut pas s'échapper. Cette fille aux yeux d'or est chaque année invitée et son éditeur lui rappelle qu'elle ne peut se défiler. Sinon c'est le placard. C'est la porte et la fin des espoirs. Elle qui pensait avoir trouvé les clefs ouvrant les portes de sa destinée se rend compte avec amertume qu'on a si vite fabriqué les serrures qui vont avec. Et en bord de mer, la rouille guette, à l'affût, du moindre bout de métal à gripper. Alors après le tapis rouge, Marie s'évade en mer. Elle guette le temps du soleil couchant. Quoique ce n'est pas le Soleil qui se cache, mais la Terre qui le couche. Depuis toute petite, elle touche du bout des yeux, le cœur ouvert, la vision du mythique « rayon vert ».

Son temps ne vient pas, mais Marie s'en réjouit. Elle y trouve, chaque jour, l'excuse de revenir ici. Sur ce bout de plage, cette crique cachée, à l'abri des regards, personne, non, personne ne peut plus l'assigner. Un jour, ses cendres y seront dispersées et sur son rocher, gravé de sa patte : « ici était Marie, la servante écarlate. »

Auxane

En passant devant la fenêtre, elle frissonna, cette herbe rouge, dit-elle, c'est sinistre. Elle avait du mal à s'habituer au Nouveau Monde. Elle ne pensait pas qu'il arriverait si tôt. Pourtant il allait bien falloir s'y faire, pas le choix. Le soulèvement avait eu lieu, les peintres avaient pris le contrôle du monde, l'art était partout. Dans les étals des supermarchés, les pots de yaourt avaient été remplacés par des pots de peinture, les recettes de cuisine, elles, ne servaient plus qu'à créer les plus beaux tableaux qu'il soit, dans un habile mélange d'ingrédients. Tout était devenu comestible, libre à nous de reproduire un Rothko, un Picasso puis de le déguster à sa guise. Madame Klein avait encore du mal à se plier à ce nouveau dictat, elle ne comprenait pas bien comment tout cela était possible, de son temps, à peine un enfant portait de la peinture à sa bouche qu'il fallait se précipiter à la lui faire recracher, et voilà que maintenant on s'extasiait d'en manger. Tout était devenu ridiculement coloré, même le chien du voisin y était passé, un chien jaune, non, mais vraiment qu'elle idée. Soudain, elle fut tirée de ses ruminations par sa fille, « Maman, et oh maman t'es avec nous ? Le médecin a dit que ça allait mieux ce matin, c'est moi Léa, ta fille ». Madame Klein, perplexe, dévisagea la jeune femme, elle lui faisait penser à elle plus jeune, à l'époque où elle était encore professeur d'art plastique. Quelle époque, elle était si heureuse avec Paul, son époux, grand chef cuisinier à la Coupole. « Hé ho maman, reviens avec nous, je suis là ». Madame Klein fut à nouveau parcourue d'un frisson, elle regarda une seconde fois par la fenêtre, l'herbe était redevenue verte et le chat, à ses pieds, était banalement noir. On dirait que la tumeur avait gagné du terrain plus vite que prévu, mais tout irait bien, car Léa était là, et en regardant les yeux azur et embués de sa fille elle savait qu'une chose au moins ne changerait jamais : le bleu serait toujours pour elle une couleur chaude.

Amandine

En passant devant la fenêtre, elle frissonna. « Cette herbe rouge, c'est sinistre ».
Elle était pourtant habituée aux scènes de crime en tous genres, elle en avait vu des mares de sang dans sa carrière d'inspectrice. Mais cette grande prairie rouge chianti, une si vaste étendue comme un grand champ de bataille après-guerre ; jamais !
Comme si des centaines de loups avaient dévoré tout cru des dizaines de Petits Chaperons rouges ! Un vrai carnage.

Un terrible orage la nuit précédente avait permis de révéler des traces de motos dans la boue toute fraîche. Elle frissonna encore. Elle se demandait si une bande de motards, sous-produits psychotiques, n'avait pas déboulé à l'orée de ce champ pour poursuivre des ombres hallucinogènes, comme dans *Orange Mécanique*, ce film qui la faisait encore terriblement flipper aujourd'hui. Elle s'était promis de lire le livre un jour ou l'autre pour en savourer tous les détails sordides. Cette herbe rouge, elle ne l'expliquait pas encore. Il lui fallait chercher des indices et déployer les chiens jaunes.

Il y avait bien ce pervers qui s'était évadé de prison huit jours auparavant. Il était condamné à la chaise électrique et avait réussi à se faire hélitreuiller par des complices extrêmement bien organisés. Avait-il déjà remis ça ? Ses penchants de tueur avaient-ils pu lui faire commettre un tel carnage ? Qui avait-il tué ? Elle ne voyait aucun cadavre.

Soudain, elle se pencha au ras du sol et vit quantité de petits corps écrasés. Il s'agissait de souris, des milliers de souris écrabouillées, laissant échapper des ruisseaux de sang au milieu des brins d'herbe vert vif. C'est alors qu'elle comprit ! L'évadé avait mis à feu et à sang le fameux village de « SourisLand », ce village dont il avait toujours été jaloux lorsqu'entre quatre murs son codétenu en rêvait.
La ligne verte était franchie. Cette herbe rouge était réellement sinistre.

Caroline

Les corps beaux (Amandine)

Choisir une carte (qui représente une partie du corps). Expliquer à un extra-terrestre à quoi elle sert. (Phase 1).
À partir d'un souvenir ou d'une émotion en lien avec la carte piochée, écrire à votre corps, lui adresser un message. Le texte doit contenir les deux phrases : « Je te remercie pour… » et « Parfois tu exagères quand… » (Phase 2)

L'œil est la seule partie du corps qui peut être utilisée comme un miroir du temps. Lorsqu'il pleut, ils sont mouillés et peuvent couler. Il suffit de les essuyer pour qu'ils reprennent leur couleur et leur place initiale. Ils restent toujours humides et brillants. Lorsqu'il brume, un voile peut les recouvrir et vous ne pouvez plus vous admirer. Mais avec le temps qui passe, ils plissent. Les yeux sont fragiles, il faut en prendre soin. Le miroir peut se briser en fin de vie.

Parfois je passe devant toi, mon corps, à l'angle de mon couloir, devant ce miroir moucheté. J'y suis passé il y a peu, je ne t'ai pas reconnu. Étaient-ce mes yeux qui me trahissaient ? Je ne crois pas. Seuls de mauvais temps étaient passés sur toi, des tempêtes, des ouragans, des éclairs traversants, des pluies débordantes.

Heureusement qu'à travers mon reflet, des émotions ondulent : un jour, un regard noir si l'humeur est ronchonne, un jour, un coup d'œil furtif pour vite t'oublier et aller m'habiller… en conséquence, un soir de fête où, sombrement vêtue, je tente de te faire disparaître avant de m'évanouir dans la nuit.

Heureusement aussi que moi seule sais que, derrière cette enveloppe, rien n'a changé. Mon cœur est toujours tendre, mon âme sensible s'émerveille et je crois en toi qui autrefois fus proportionné comme il fallait, dans la norme timbrée.

Il me reste aujourd'hui la profondeur de ces deux lacs, c'est ce que j'aime en toi. Tu m'apprécies avec bienveillance et, lorsque je plonge dans ces eaux troubles parfois gelées, dans ce vert mordoré où un peu d'or scintille, j'oublie tout et ne vois plus rien. Jamais je n'ai voulu être aveugle. Je ne vous aurai jamais croisés alors.

Caroline

Alors ça, ça s'appelle le pied. On s'en sert pour établir des communications entre les êtres vivants. Oui oui, entre les hommes, mais aussi avec les autres espèces : chiens, renards, oiseaux. Pour ce faire, on prend son pied, on taquine les orteils correspondants et puis ça vibre en attendant que l'autre décroche. Bon, ça chatouille un peu, surtout quand il y a des interférences, mais on s'y fait. On appelle ça, le télépeton. Et quand on veut être pénard, on tape trois fois dans les mains. La main c'est…

C'est le pied. C'est le pied depuis que vous n'êtes plus un sujet.
Sujet de honte, objet de rejet.
Je vous ai longtemps caché, vous, ces petits orteils que je trouvais crochus.
Vous qui, dans ma tête, dans mon corps, suscitiez tant de chahut.
Je t'ai longtemps verni, toi, l'ongle qui, de mycose a jauni.
Je t'ai longtemps réparé, toi, le talon abimé par des souliers trop petits.
C'est le pied. C'est le pied depuis que je vous accepte tels que vous êtes.
De puits de vulnérabilité, vous devenez source de force. Je me sens bête.
Je me sens bête de vous avoir désaimés, d'avoir perdu du temps.
Parfois, pied droit, tu exagères quand, de colère, tu frappes la terre, comme lorsque nous avions quatre ans.
Parfois, pied gauche, tu m'exaspères, quand tu restes immobile et qu'on manque le coche.
Je vous remercie de marcher, la mécanique d'existence,
Je vous remercie d'accompagner, chacune de mes espérances.
Mais c'est le pied. C'est le pied, depuis que l'on s'apprend à danser.

Auxane

Le cheveu est une sorte de câble wifi

Salut.

D'aussi loin que je me souvienne, nous avons connu moult épisodes conflictuels au cours de notre relation.
Si je t'écris, c'est pour te présenter mes excuses. Tu as souvent été mon souffre-douleur et je regrette d'avoir eu à faire de toi le reflet de mon mal-être. Je te demande pardon pour toutes ces fois où je t'ai amputée, sacrifiée, au nom de cette entité inconnue qui me dévorait.
Je te remercie pour la patience dont tu as fait preuve lorsque je t'ai noyée dans l'ammoniaque pour te faire passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je te remercie de n'avoir jamais pleuré ou crié sous les coups des ciseaux ou du rasoir.
Parfois, tu exagères, quand tu joues les rebelles, surtout le matin lorsque tu te mues en plat de spaghetti, en sac de nœuds, en échangeur d'autoroute. Quand tu te fais fuyante à l'idée de la tresse ou du chignon.
Mais tu sais aussi te faire si douce et caressante… Tu es mon unique parure.
Aujourd'hui, nous vivons en harmonie. Sacrée toi. Je te kiffe.
Merci.

Florence

Les oreilles, monsieur l'extra-terrestre, sont la partie du corps qui sert à recevoir les autres dans votre intimité. À les accueillir comme ils sont. Car vous verrez, Monsieur l'extra-terrestre, qu'il sort souvent de drôles de choses des bouches humaines… mais les oreilles, lorsqu'elles entendent vraiment, peuvent vous restituer, au-delà des mots qu'ils emploient, l'intention de vos interlocuteurs, leurs sentiments, leurs rêves et leurs besoins profonds.

Mon cher corps,
Mon corps de chair, d'os et de sang.
Mon corps qui bouge et va et sent
Que serais-je sans ces oreilles
Qui raccordent mon ventre au cerveau ?
Comment sans elles pourrais-je entendre
ma propre musique intérieure ?
Sans la voix des autres
Sans leur chant, sans leurs sanglots
Sans les cris de leur joie ?
À quoi, à qui ferais-je écho ?
Cher corps,
Je te remercie pour cette mécanique parfaite
Qui conduit les sons où il faut
Droit dans le cœur
Où ils résonnent
Et vibrent et se propagent
Puis filent à travers les veines
Dans l'intimité qui s'en nourrit
Mon cher corps, je te remercie,
Même si parfois tu exagères
Quand tu laisses l'écoutille béante
Et que mon cœur croit se noyer

Claudie

Voyez-vous, cher ami, c'est dans cet appendice, que l'on appelle « nez », que se loge l'intuition. Ainsi, lorsque nous rencontrons quelqu'un ou quelqu'une, nous approchons cette pointe, en ouvrons d'un mouvement ascendant les deux grottes qui la creusent, pour humer le parfum de l'inconnu. e. En fonction des effluves et des radiations qui viennent les chatouiller et s'y loger, nous décidons alors de nos sentiments à son endroit. Quand on aime une personne très fort, tant et si bien que l'on voudrait retenir son empreinte dans nos cavités, on dit qu'on l'a dans le nez.

Cher nez,

Je ne sais pas quand j'ai compris que tu étais grand. Mais ce devait être à l'entrée du collège, puisque c'est en sixième que j'ai commencé à faire ce rêve récurrent : j'étais immergée dans un monde fantastique où le comble de la beauté était d'avoir un grand nez. Les personnes à petits museaux allaient même dans des centres de soins pour se les faire allonger. Quel enchantement, quel soulagement, et quelle douche froide au réveil ! Je t'ai détesté, mais impossible de te cacher, à l'instar d'autres complexes. Je t'ai mesuré, après avoir vu un documentaire sur l'Iraq, « centre mondial des grands nez » m'apprenait TF1, pour savoir si tu étais un nez iraquien, ou si tu passais sous la barre des six centimètres du nez français. Patatras, j'ai découvert que tu étais iraquien, et que ce pays était bien trop loin pour t'y envoyer. J'ai bien pensé à te raboter, après qu'une ORL, à qui je n'avais rien demandé, m'eut informée que j'avais une légère déviation de la cloison nasale et que, c'était heureux, je pourrais prétendre à une rhinoplastie remboursée par la Sécurité sociale. Et puis, j'en ai eu marre de te maltraiter, même si parfois tu exagères, comme quand tu laisses un bouton ajouter du relief à ce qui décidément n'en manque pas ! Un voyage en Iran a fini de nous réconcilier. Là-bas, hommes et femmes des classes moyennes sont nombreux à passer sous le bistouri pour s'offrir un nez à l'occidentale. Et l'on me demandait fréquemment : « *Pourquoi gardes-tu un tel nez ?* ». Mais parce que c'est le mien, et celui de ma mère, et celui de mon père. De ces ancêtres venus de pays que je ne connais pas. Et puis, c'est mon poto quoi, il est un peu relou, mais on a toujours vécu ensemble. Et je marchais chaque fois plus fièrement, dans les rues de Téhéran, te mettant, pour la première fois peut-être, sur le devant de ma scène. Alors voilà, mon nez, mon grand nez, je te remercie d'être mon cap, ma péninsule, ma forteresse sur laquelle se brisent les diktats stupides.

Souen

Madame l'extra-terrestre, le ventre est la partie la plus chérie des humains, même s'ils ne s'en doutent pas toujours. Il peut se tendre en avant, se creuser, s'arrondir. Il aime se montrer sur les plages et en dit beaucoup sur son propriétaire. Le ventre est le lieu de la douceur. L'humain a beaucoup d'expressions qui utilisent son nom. Mal au ventre, ventre à terre, ventrebleu, boule au ventre. Curieusement, ces expressions montrent des aspects négatifs. Il est vrai que certains humains ne le trouvent pas à leur goût. Le ventre est le siège de toutes les émotions.

Cher compagnon de toujours,

J'arrive à un âge canonique, enfin doublement canonique et même un peu plus et je dois dire qu'à ce jour, je n'ai rien à te reprocher. Je dois même te remercier d'être aussi fidèle et de me porter là où je veux, sans rechigner. Lorsque je crois une chose impossible, il me suffit de t'entraîner un peu, de t'amadouer et nous y parvenons. Il est vrai que mes prétentions sont toujours raisonnables, me semble-t-il. « Rentre le ventre » dit-on souvent. Pourquoi le rentrer ? Est-elle indécente, cette partie de notre corps, que nous devions la cacher, la rentrer ? Ah, la fréquentation de la salle de sport m'a appris qu'en effet, il fallait renforcer les muscles qui te contiennent et te soutiennent, mon ventre.

Merci à toi de te prêter au jeu. Merci à toi d'avoir toujours tant bien que mal suivi mes fantaisies. Le ventre, c'est lui qui porte les enfants et, banalement, le souvenir pour moi est ce maelstrom qu'est la naissance, la naissance de ceux que tu as abrités pendant le nombre de mois réglementaire. Tu t'es arrondi, tendu, distendu et j'aimais sentir que c'était dur et qu'en posant ma main dessus, je finissais par entendre comme un écho, au bout de mes doigts, des minuscules pieds qui frappaient la paroi. Le souvenir le plus prégnant est celui de la première fois, la première fois qu'une sorte de bulle légère et insistante m'a fait comprendre que quelqu'un bougeait à l'intérieur. J'ai alors compris cet étrange sentiment que l'on peut avoir de vouloir garder cette présence à l'intérieur. Heureusement, il s'est estompé et toi, mon ventre, tu as courageusement aidé ces trois êtres à voir le jour, sans le secours d'un quelconque anesthésique. J'étais fière de toi, de tes contractions et de ta force.

Vient la vieillesse. Je te remercie de m'avoir jusqu'à ce jour, et j'espère encore longtemps, épargné les opérations, et toutes les maladies auxquelles on est heureux d'échapper. Si quoi que ce soit survient, je ne t'en voudrai pas, cher compagnon, nous avons eu une belle vie ensemble.

Marianne

Monsieur l'extra-terrestre, les mains — que l'on peut tendre, serrer, lever, enfoncer dans toutes sortes d'endroits… vont souvent, mais pas toujours, par deux. Coussins moelleux, achevées à leur extrémité en petits bâtonnets en plus ou moins grand nombre, elles balaient la vie, véritables aimants à amis.

Chères mains,

Parfois, vous exagérez quand vous allez à la rencontre l'une de l'autre en vous frappant. En voilà des manières pour dire sa joie ! Je vous pardonne vos mouvements frénétiques et ce curieux langage. Il n'appartient qu'à vous.

Je vous remercie d'avoir su, envers et contre tout, toujours rester tendues et caressantes. Je vous remercie de n'avoir pas cédé à la tentation de vous cacher derrière un dos parfois voûté par la timidité, d'avoir résisté à l'envie de disparaître au fond de poches trop pleines de la vie d'avant. Je vous remercie d'avoir grandi sans devenir ces battoirs de lavandières qui aplatissent les omoplates plutôt que le linge. Je vous remercie de vous coller l'une à l'autre, loin des églises pourtant, mais si près des cœurs naufragés. Je salue votre courage, votre combat devant l'insidieuse arthrose qui s'acharne à vous replier sur vous-mêmes. Je vous remercie de rester ouvertes, défroissées.

Mes mains comme des ailes, je vous salue.

Sonia

Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? (Caroline)

1/ Choisir un objet parmi des images proposées (cachées) : stylo, frigidaire, foulard, sac à main, brosse à cheveux, bague, voiture, téléphone portable, chaussures, canapé, clés
2/Écrire à la première personne. Vous êtes cet objet. Décrivez à quoi vous servez, quelles sont vos sensations avec votre propriétaire, votre voisine. La décrire et vous dévoiler à ses côtés.
3/ Forme : Écrire cette description sous forme d'un court sketch ou d'une courte nouvelle.
4/ Style : registre de l'absurde et de l'humour, si possible. Non-sens, jeux de mots, façon Raymond Devos
5/ Commencer la rédaction par : « J'incarne le (objet) de ma voisine de droite qui se prénomme (prénom) ».

Je suis le stylo de Souen. Je l'aime bien Souen, mais je crois qu'elle, ne m'aime plus. Ou peut-être suis-je jaloux ? Jaloux de cet ordinateur qui ne la quitte pas et dont elle frappe les touches avec dextérité. Avant c'était à moi qu'elle la réservait… sa main. Cette main qui, en ce moment, s'agite sur ce truc de métal froid qui dépend des bons vouloirs du courant électrique.

Alors moi, je suis autonome et je fonctionne plutôt bien. Je suis adaptable, facilement transportable, je ne prends pas de place et mon encre s'efface. Oui, on peut dire que je suis polyvalent, c'est une qualité recherchée aujourd'hui sur le marché du travail. Je m'adapte. Mon encre se recharge et on peut changer ma plume par une bille de stylo. C'est futé ça !

C'est peut-être pour cela qu'elle me conserve. … ? Ou suis-je relégué au rang du second choix ? Le doute m'habite, je ne sais pas, je ne sais plus, je suis perdu, ô désarroi.

Bon, je suis passé du pot de crayon au fond de tiroir. Certes. Mais c'est dans le deuxième tiroir de sa commode blanche… vous savez, celle qui renferme les objets précieux. Souen m'en extirpe, de temps en temps. Alors je retrouve ma pote, la page blanche, que Souen redoute, mais ça ne dure qu'un instant.

Tiens, ça m'fait dire qu'elle a un truc avec le blanc. Son ordi, pour sûr, il n'ira jamais dedans !

Auxane

Je suis la clef de Sonia. On ne m'entend pas souvent. À peine un léger clic clic quand elle marche et que je me cogne au porte-clef dans la poche de son manteau. Le hic c'est que le clic ne claque que quand elle m'a dans sa poche. Elle marche et moi je cliquette. Vous voyez ? Mais comme elle est assise, là, ça ne marche plus.

Donc normalement, là, vous ne m'entendez pas, puisque son manteau est au porte-manteau.

Avec Sonia, c'est comme ça : le manteau au porte-manteau, la clef au porte-clef. Une place pour chaque chose, chaque chose à sa place.

D'ailleurs elle croit sans doute que j'y suis encore, dans sa poche, accroché au porte-manteau. Alors que je suis là, devant vous, mesdames et messieurs. Enfin, mesdames. Que dirait-elle si elle me voyait ? Sans doute que ce n'est pas ma place…

Claudie

Je suis la voiture d'Auxane, enfin, j'ai dit voiture ? Pardonnez-moi, je voulais dire maison. De toute façon pour elle c'est pareil, avec mes fenêtres, mes portes, mes fauteuils et ma banquette légèrement défoncée qui se prend pour son vieux canapé, elle est ici chez elle. Et ça, croyez-moi, elle le sait ! Y'a pas de doute ! D'ailleurs vous pensez que si elle continue de me squatter H24 comme elle le fait, je pourrais lui demander un loyer ? Non, mais franchement, elle a même laissé un vieux meuble dans mon coffre depuis son dernier déménagement, c'est pas un signe qu'elle veut vivre avec moi ? Enfin, qu'elle veut vivre chez moi pardon ! Par contre va falloir que je lui dise, que ça me démange les tapis là, à force, toutes ses miettes de tabac qu'elle laisse tomber dans mes recoins, faudrait qu'on ait une petite discussion si elle emménage, parce que je veux bien l'amener au bout du monde, chanter avec elle à tue-tête les jours de fête, mais faudrait voir à respecter le partage de la charge mentale quand même. Je fais tourner le moteur si elle passe un coup d'aspirateur, ça me semble correct non ? En vrai, je râle, mais j'adore quand elle est là, comment vous dire, on est comme une équipe, vous allez croire que je me fais des films, que les relations entre les hommes, enfin les femmes et les objets n'existent pas, mais vous vous trompez… J'ai une âme, vous savez, je m'en suis rendu compte un soir quand elle s'est assise devant mon volant avec les yeux troubles, elle n'a pas mis le contact, non, elle est juste restée là, assise sur mon fauteuil, le dos tout contre moi, assise longtemps, trop longtemps, moteur éteint, cœur éteint. J'ai senti une goutte tomber sur mon tissu et j'ai su, j'ai su qui j'étais pour elle, j'ai su que j'existais vraiment au-delà du vieux tas de ferraille, que j'étais son refuge, son rempart. Alors j'ai laissé la mousse de mon dossier s'affaisser un peu pour l'envelopper contre moi, la consoler, qu'elle sache qu'elle n'était pas seule, je sais pas si je fabule, mais je crois qu'elle s'est légèrement lovée contre moi en retour avant de tourner la clef, d'appuyer sur l'accélérateur et de nous conduire vers notre avenir.

Amandine

Je suis le foulard de Marianne. Ça a l'air simple, dit comme ça, plutôt passif, me direz-vous. Mais c'est un travail à temps plein, quoique parfaitement bénévole. Pas que je me plaigne, cela dit ! Depuis que je suis à son service, c'est l'aventure baby. Entre elle et moi, tout a commencé au firmament : un firmament ondulant et doux que je fus chargé d'enlacer, à la façon d'un ruban. Je vous cache pas qu'au début, ça tenait du tour de force, j'étais pas maillé pour ça ! Alors il a fallu forcer sur la dose de Pilates pour me gainer un max et ne pas pendouiller comme un vieux bas de soie. Et quand j'eus pris mes aises, je me suis détendu, juste ce qu'il faut, pour pouvoir jaser avec cette rivière folle que je retenais. « *Mes cheveux sont rebelles* », disait Marianne. Depuis, je ne sais pas s'ils se sont assagis – on se côtoie beaucoup moins – ou si elle s'est fait une raison, reconnaissant que c'était elle la rebelle et qu'alors ses cheveux pouvaient bien rester libres comme feux. Jouer les turbans, on peut pas dire que ça me manque. J'aime bien, aussi, me prélasser dans les champs de lavande dont elle m'asperge souvent. Mais c'est vrai que, bon, depuis que suis relégué plus bas, j'ai perdu en tonus. Elle ne m'en tient pas rigueur, Marianne, je crois qu'elle aime que je sois comme une seconde peau, une caresse autour du cou. Ça fait plaisir, une seconde peau, quand on ne lésine pas sur la vadrouille et que, parfois, le cuir fatigue ! Et puis bon, ça bamboche pas mal aussi avec Marianne, dans les bars d'anar où elle me libère, fier étendard, me portant dans les airs, et chantant « Mon foulard, quelques plumes, et cette chanson louche… »

Souen

Je suis la bague de Claudie. J'ai beaucoup de chance.

Je vivais dans un orphelinat. Tous les matins, on me faisait sortir de ma petite chambre sombre pour me mener à une autre chambre, très grande, celle-là, et très éclairée, où l'on m'installait sur un coussin de satin pour la journée.

Derrière la fenêtre, se pressaient des mains qui me regardaient, me montraient du doigt en se chuchotant des choses. Elles venaient pour l'adoption. Je n'aimais pas trop ce moment où l'on m'extrayait de mon confort pour me présenter à des phalanges inconnues.

J'ai vu défiler de toutes sortes. Des timides, des amoureuses, des boudinées, des bourgeoises, des vieilles, des avec des ongles polis, des molles, des impatientes… La plupart me trouvaient à leur goût, puis s'affolaient à la vue du petit panneau qui trônait près de mon coussin et repartaient sans moi.

J'ai failli faire une dépression. Je n'en pouvais plus de ces néons et de toutes ces paluches menteuses.

Jusqu'à ce jour où les mains fines de Claudie sont entrées dans mon existence. Nous nous sommes reconnues tout de suite. Je vis aujourd'hui dans un univers de douceur et d'élégance.

J'ai fait connaissance avec la plume de Claudie. Depuis, nous sommes inséparables. J'aime la regarder jouer avec les mots comme elle aime contempler les éclats de mon minuscule solitaire.

Florence

Je suis le frigidaire d'Amandine. Je suis commode. Enfin, c'est ce qu'elle dit. Moi je ne comprends pas pourquoi elle dit que je suis commode puisque je me sens frigo. C'est vrai ça, pourquoi vouloir me coller une étiquette de genre ? C'est étroit, cette idée de toujours caser tous et toutes. Je ne me suis pas laissé faire. J'ai opposé une certaine résistance. Il en fallut du monde pour me monter au quatrième sans ascenseur. À grands coups de transpiration et de jurons, j'ai bien senti que ça s'engageait mal notre affaire. Mais c'est elle qui a gagné. Je suis arrivé un peu amoché dans l'appart, un œil au beurre noir vite maquillé. Elle m'a soigné à coup d'autocollants et de flyers par elle exécutés et puis elle a réussi à me caser dans un coin. Entre le plan de travail et le placard à balai. Comme je suis d'un naturel plutôt accommodant, j'ai décidé de ne pas en faire un plat même si j'aurais préféré d'autres voisins que des ustensiles ménagers. Voilà un peu plus de trois ans maintenant qu'on cohabite. Je m'investis dans notre relation. L'amour dure trois ans qu'il dit Beigbeder. Alors j'entretiens la flamme, c'est que je veux pas paraître trop froid. Elle me fait des compliments indirects que j'accueille en rougissant lorsque les colocs s'étonnent de mes grandes capacités d'accueil. Je suis commode, pratique et discret. Je cache bien mon jeu. Je suis commode – j'ai bien fini par admettre le compliment – parce que j'ai quatre étagères. Comme Amandine erre parfois égarée devant mes rayonnages blancs et froids, geste hésitant dans ses fringales nocturnes, je m'organise. Je lui ouvre mon grand tout. Je lui découvre mes tiroirs. Et pour elle seule mon cœur est transparent.

Sonia

Je suis la paire de chaussures de Florence. Je suis douce et confortable. Douce et confortable, je suis une paire de chaussures fourrées. Pas des chaussons à la crème ni aux amandes, non, fourrées en peau de mouton. À vrai dire, je ne sais pas si je suis en peau de mouton véritable ou en simili mouton, mais ça ne fait rien, c'est du mouton à voir. Pas du mouton de Panurge hein, Florence a son libre arbitre, elle ne suit pas n'importe qui et même si on est sur le même bateau elle ne va pas comme ça sauter à l'eau. Elle m'en fait voir de toutes les couleurs, Florence. Bon, moi, ma couleur est banale, direz-vous, beige, ben oui, naturelle quoi. Au fin fond de la Drôme des Collines, on ne fait pas dans l'exagération colorée en ce qui concerne le chaussant, on fait dans le pratique. Et pratique je suis, je peux vous le dire. Le matin, quand elle est encore embrumée après une nuit à travailler sur ses corrections, ses biographies, ses thèses, elle me chausse sans hésiter, je ne suis pas difficile, moi, large à souhait, accueillante. Je dois être tout terrain. Pour une chaussure, me direz-vous, c'est normal d'être tout terrain, c'est bien pour ça que les humains nous ont inventées, pour protéger leurs fragiles plantes de pieds. Oui, mais alors là, je dois arpenter la campagne et la neige. La neige ! Pas facile, même si je suis prévue pour ça. Mais je ne suis pas très imperméable, quand même. Bon, la neige ça me va, surtout qu'après on me réchauffe au coin du feu, c'est agréable. Mais en ce moment, devinez quoi, elle m'a amenée en ville, à Paris ! Non, mais sans blague, foin des chemins bucoliques, me voici balancée sur des trottoirs parfois crasseux et dans des escaliers trop nombreux, enfin une autre gymnastique, comparée à celle de mes Collines.

Parfois, rarement, je me repose, l'été aussi. Alors, dans notre petit-meuble, celui qui abrite sa tasse « *I love my job* », je discute avec les copains. Il y a la paire d'escarpins qu'elle avait achetés pour une cérémonie. Autant dire qu'il ne sort plus jamais celui-là, il frise la neurasthénie, je vous jure. Il est encore tout brillant et il a une allure un peu guindée avec ses dix centimètres de talon. Non, mais tu te rends compte, me dit-il parfois, elle m'a sorti une seule fois en trente ans et encore, elle s'est déchaussée au bout d'une heure, la Florence ! Quelle tristesse, si au moins elle me donnait à quelqu'un ! Je m'ennuie à mourir là. C'est ça, être un peu trop élégant, lui répond la paire de bottines en caoutchouc qui fait la fiérote. Oui, j'en suis un peu jalouse, elle sort souvent celle-là et elle fait la maline avec sa jolie couleur verte. Verte, tu parles, du caoutchouc synthétique. Parfois, je discute avec une paire de chaussures de randonnée. Elles ont de la chance, elles voient du pays. Il y a aussi une paire de Charentaises dans ce meuble. Elles sont jolies comme tout, mais je me moque, leurs carreaux bien rangés ne sont pas vus souvent à l'extérieur. Oui, parce que la Florence elle est pas très pantouflarde.

Marianne

S’encabaner avec sa plume (Souen)

Partir dans une cabane et y tenir son journal de bord. Choisir l’une des deux phrases suivantes comme Incipit :
1/M’obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison. Je suis seule et je dois essayer de survivre aux longs et sombres mois d’hiver
2/Je ne suis plus seule même si j’ai préféré l’ermitage à la vie de troupeau. Plutôt la solitude que de boire un vin dilué à force de mettre de l’eau dedans.
Placer dans le texte trois expressions québécoises piochées dans la petite marmite.

M’obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison, je suis seule et je dois essayer de survivre aux longs et sombres mois d’hiver, quand je dis hiver, je ne parle pas de la saison, mais de cette météo intérieure qui parfois sans qu’on l’y invite s’installe en nous. Et quand je parle de solitude, je ne parle pas de l’absence de présences humaines dans ma vie, non, ça, des gens, du monde il y en a, peut-être même trop à mon goût. Parfois, je ne sais plus si c’est moi qui m’encabane ou si c’est le monde qui me pousse sans s’en rendre compte au fin fond de ma forêt intérieure. Le matin, à force de *passer mes nuits sur la corde à linge* je ne sais plus bien discerner les choses, je ne parviens plus à statuer sur ce qui relève de ma personnalité, de la société ou de mon handicap. Alors je me réfugie dans l’écriture pour trouver des réponses, j’écris, j’écris des heures durant, j’écris jusqu’à *cogner des clous*, jusqu’à y voir clair, jusqu’à me rassurer, non, je ne suis pas folle, différente sans aucun doute, mais folle non, puis quand bien même, serait-ce si grave ? Certains choisissent d’aller s’enfermer entre quatre murs, de se retirer du monde presque comme un loisir à la mode, une retraite semi-spirituelle, moi, c’est tout l’inverse, je ne l’ai pas choisi, mon isolement et parfois je donnerais tout pour pouvoir, pour savoir y entrer, m’y jeter comme n’importe qui dans ce monde banal des autres. Mais voilà, mon cerveau, mon corps, mes cellules en ont décidé autrement. Le monde, les gens, le bruit, tout ça, je ne sais pas faire, ou alors, de travers, ou alors masquée, forcée, épuisée, en enfilant une tuque qui n’est pas vraiment la mienne. Je ne vis pas très loin des gens que j’aime, des gens que je croise, pourtant entre nous il y a toujours ce mur invisible, souvent infranchissable qui m’encabane, m’encabane, m’encabane encore et encore comme une punition, ou comme une bénédiction parfois. Mais il y a toujours cette peur de traverser la pierre transparente pour vous rejoindre, pour vous ressembler, il y a toujours cette appréhension à remettre ou enlever le costume pour passer de l’autre côté et tenter autant que possible d’abandonner quelques instants mon autisme pour vous retrouver.

Amandine

M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison. Je suis seule et je dois essayer de survivre aux longs et sombres mois d'hiver. Les jours glissent. Ou bien c'est moi qui glisse sur eux. Je me sens loin. Seule en chien. Loin des miens, de ma meute, de mes familiers repères. Je lève ma solitude, chaque matin. La revêts d'une robe de laine et la promène lentement.

La nuit s'efface sous mes pas. Sous mes pas qui ne pèsent rien, loin du monde, loin des miens. Seule en chien. Je me sens à côté du monde. Juste à côté vivent les miens, là, derrière le mur invisible que j'ai construit sans m'en rendre compte. Je ne sais pas comment revenir. Je ne savais même pas que j'étais partie.

Quand mon absence m'est apparue, je n'ai pas été étonnée. J'ai simplement compris que je devrais m'accrocher. Un peu plus qu'avant. M'accrocher à la vie. Ne pas accrocher mes patins. M'autoriser à me laisser glisser, à travers les longs mois d'hiver, à glisser sur les jours, sur les nuits, seule en chien. Attendre la clarté qui suivra, ce moment où la vie retrouvera sa densité.

Alors je reviendrai à moi-même, comme on revient de loin. Je reviendrai parmi les miens. En attendant, j'écris, pour ne pas perdre la raison.

Claudie

Je ne suis plus seule même si j'ai préféré l'ermitage à la vie de troupeau. Plutôt la solitude que de boire un vin dilué à force de mettre de l'eau dedans. Au matin d'une journée qui avait promis de ressembler à la précédente et encore à toutes les autres journées loin devant et loin derrière, j'ai pensé : non. Trois lettres violemment projetées contre les parois de mon cerveau. J'ai ouvert grand la fenêtre de mon appartement du vingt-troisième étage. La neige s'était partout insinuée et je ne parvenais pas à sentir le froid mordre mon cou. J'ai plongé mes yeux dans le paysage, ma tête à la fenêtre grande ouverte. Et j'ai parcouru du regard l'immensité blanche. Quoi ? Que m'arrive-t-il ? J'ai pensé. Rien. Il ne m'arrive rien. J'attendais le surgissement. J'ai penché ma tête plus avant et alors j'ai vu entre les toits blancs : j'ai reconnu mon char. À moins que je n'aie entendu son appel, je ne sais pas dire. J'ai pris mon anorak au porte-manteau, j'ai fermé la porte derrière moi. Je suis montée à bord de ma voiture. J'ai roulé pendant des heures d'abord sur les routes en lacets enneigées, et puis les routes ont disparu, j'ai roulé sur les sentiers balisés, j'ai traversé des champs de pot, j'en ai reconnu les feuilles, j'ai baissé la vitre conducteur, j'ai tendu la main je voulais saisir le bitume, l'herbe, les feuilles, les arbres, le feu.

J'ai tendu ma main gantée pour emporter le paysage. Mon char a hoqueté. Il a fini sa course là, c'est creux en maudit, un dernier hoquet sous le capot toujours blanc en mal de carburant, il faut croire, lui comme moi on était à sec.

Sonia

20 octobre : je ne suis plus seule, même si j'ai préféré l'ermitage à la vie de troupeau. Plutôt la solitude que de boire un vin dilué à force de mettre de l'eau dedans. Il y a quelques soirs, j'entendais un grand froissement de feuilles, un brouhaha inhabituel couvrant presque le frémissement du clapotis de marée basse. Je suis sortie voir ce qui troublait ainsi le silence de la nuit et je l'ai vu avec sa démarche hésitante et chaloupée. Haut sur ses pattes, inquiet, il s'est arrêté, et, voyant que j'étais immobile, il a repris ses recherches, fouillant dans l'herbe et cherchant sa nourriture. Un gros hérisson. Je l'ai revu tous les soirs et ce soir aussi. Depuis, je lui prépare chaque soir une petite soucoupe de lait que je retrouve vide le lendemain. Je sais qu'il va bientôt entrer en hibernation, alors je lui ai préparé un abri, derrière la cabane, avec deux vieux cageots, de la paille, des feuilles, espérant qu'il le trouvera assez accueillant pour s'y réfugier.

22 octobre : Hier, c'était l'anniversaire de B. Je n'y avais pas songé avant, j'ai réalisé un dessin sur un vieux catalogue Manufrance, trouvé dans une cabane ostréicole abandonnée, à l'encre de seiche. Je sais qu'enfant, il adorait feuilleter ce catalogue avec son grand-père. L'encre sèche aujourd'hui. J'ai décoré une enveloppe, toujours à l'encre de seiche, j'ai aussi utilisé quelques plantes, pressées dessus, comme des tampons pour ajouter formes et couleurs. C'est presque plus joli que le dessin. Quand tout sera sec, j'écrirai l'adresse et je glisserai ma lettre dans l'unique boîte à lettres de l'Ile. Je sais qu'il faudra du temps pour que ma missive parvienne à son destinataire.

27 octobre : seule, pas tout à fait, puisqu'il y a quand même quelques habitants sur cette île, mais chacun sait que ma retraite est volontaire. Hier, un pêcheur a laissé un bouquet de cristes-marines devant ma porte, sur le petit banc que j'ai fabriqué avec deux pierres et une vieille planche trouvée en me promenant. La planche est jolie, elle a dû séjourner un certain temps dans l'eau de mer. Elle est rugueuse et blanche. Moi qui ai les mains pleines de pouces, je suis heureuse d'avoir fait ce petit meuble et des tas d'aménagements personnels dans cette cabane. La salade de cristes-marines était très bonne.

25 novembre : déjà, un mois que je n'ai pas écrit dans ce journal de bord. Je ne serais pas un bon capitaine de navire ! Mon hérisson se fait plus rare. Il commence à faire frette, je vais devoir réussir tous les jours à allumer ce vieux petit poêle en fonte lui aussi récupéré dans une cabane abandonnée. Ce soir, c'était hareng fumé à la maison. J'ai finalement réussi à réchauffer la pièce et malgré mes yeux qui pleuraient, le bonheur.

30 novembre : Le mois s'achève, j'observe, à la tombée du jour des vols d'oiseaux migrateurs. Pas encore partis, ceux-là ? Puis je rentre à l'abri et m'installe dans la chaise berceuse que mon amie G a tenu à m'offrir lorsque j'ai embarqué pour cet isolement volontaire. J'allume une bougie et je lis Thoreau, forcément, un peu.

5 décembre : Il fait de plus en plus froid. Je fais chauffer de l'eau pour me laver et je vais peut-être arrêter les bains de mer matinaux ? Non, je dois tenir, je m'étais toujours dit que si je vivais au bord de la mer, je plongerais tous les jours dans l'eau écumante. Tenir.

8 décembre. : Cette année, Noël sera sans moi. Cela me ravit, moi qui voulais toujours y échapper.

26 décembre : Eh bien non, le pêcheur est venu m'apporter un crabe qu'il venait de cuire et une bouteille de vin blanc, pour, m'a-t-il dit, que je me sente moins seule.

Je n'ai pas échappé à Noël.

Marianne

M’obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison. Je suis seule et je dois essayer de survivre aux longs et sombres mois d’hiver.

Cet hiver qui arrive en avance semble ne pas connaître de fin. La peur m’assaille, de ne pas trouver la force, de sombrer, de rester enfermée dans cette forêt calcinée. Hier, je brûlais de vie, éprise de liberté. Le réveil est brutal et m’extirpe des songes d’une nuit d’été. La tombée du jour m’épeure autant qu’elle m’éblouit. Cette forêt grouille de bibittes que je ne parviens pas à voir, ni entendre, ni toucher, ni manger.

Je me sens carré vide, masse informe aux courbes cassées, fêlées de trente-sept jours d’absence du monde éveillé. Le sommeil me refuse les portes de son royaume. J’ai de la misère avec le temps dont la course se dessine à mesure que les étoiles, éclairant mes ténèbres, rendent aux cieux cette profondeur crépusculaire.

Auxane

Je ne suis plus seule même si j’ai préféré l’ermitage à la vie de troupeau. Plutôt la solitude que de boire un vin dilué à force de mettre de l’eau dedans. D’ailleurs, du vin, je n’en ai plus. J’ai avalé la dernière goutte en sapant bruyamment hier soir, sous la blancheur de la pleine lune.
La solitude et l’eau : nous formons un joli trio. Plus je m’y engloutis, plus ma vie devient limpide. Glisser au fond du gouffre me permet de laisser, en apnée, tout le poids du monde à la surface, là-haut, éclairée par les reflets d’étoiles. Je flotte, pieds et mains se palment de coraux rouge, orange, vert et bleu.

Dans ce silence océan, je peux jaser en lançant des bulles salées au nez des poissons volants. Je peux fredonner le chant des sirènes, j’en suis une, enfin. Mes jambes s’enveloppent d’écailles multicolores. Je me faufile au milieu des courants d’eau. Je deviens un courant d’air aquatique. Je peux lâcher mon fou et jouer avec les poissons-chats, ronronner sous le flanc des baleines.
Ma poésie prend ici tout son sens. Je me retrouve enfin là où je me sens bien. Sans contrainte, sans jugement, sans filet.

Je ne suis plus seule. Je me suis repêchée, ressourcée, sauvée des eaux marécageuses où je surnageais autrefois. Je suis libre, je m’encabane… et grâce à toi, mon carnet de bord, nous allons naviguer… de nombreuses années.

Caroline

Je ne suis plus seule, même si j'ai préféré l'ermitage à la vie de troupeau. Plutôt la solitude que de boire un vin dilué à force de mettre de l'eau dedans.

Ce soir, j'ai touillé sur le feu une soupe d'herbes en regardant le soleil prendre son trou. J'ai regardé la vapeur s'élever doucement sur le ciel rose. Vapeur de la soupe, vapeur de mes idées. Je me sens légère, loin de tous ces fous qui ne savent pas après quoi ils courent. Je me suis accroupie, mon bol de soupe dans les mains, en pensant à ces soirées *corporate* peuplées de clones mojitoïsés.

Ce semblant de vie ne me manque pas. Je n'ai plus d'angoisses de bureau. Ici, je grimpe dans les rideaux chaque fois qu'un hurlement traverse la nuit. Mais je préfère le bref cri de la bête à celui incessant de mon ancien chef. La bête ne me harcèle pas. Elle vit et me laisse vivre.

Il est tard. J'attends la clarté pour aller ramasser du bois pour le feu de demain. Un demain comme les autres, mais qui sera rythmé par mes propres rituels et non ceux de la meute humaine

Florence

Les correspondants (Auxane)

Un papier est distribué à chacun. Y écrire un nombre entre 0 et 16 et un pays. Passer le papier à son voisin. Écrire à son correspondant du futur, à la première personne et au présent. Je suis… J'ai l'âge indiqué sur la feuille reçue et je calcule donc en quelle année je suis à cet âge. Mon correspondant a le même âge, mais aujourd'hui, en 2024. Introduire dans mon texte : le pays inscrit, le lieu d'envoi, date d'envoi, clôturer le texte par une civilité.

Fontainebleau, le 6 juin 1982,

Chère Léa,

J'espère que tu vas bien et que tu es enfin déplâtrée. T'as gardé ton plâtre avec les dessins dessus ? Nous, on fait ça, mais je sais pas si les plâtres existent toujours. Peut-être que vous avez tous des prothèses en titane et que jamais rien ne casse.

Aujourd'hui, je tiens plus en place, enfin, pour dire vrai, je suis carrément surexcitée. Et tu vas savoir pourquoi : c'est ma première boum ! Les parents de Corinne, ma meilleure amie, ont dit qu'elle pouvait inviter une quinzaine de garçons et de filles pour son anniversaire. Elle a bien travaillé tout le trimestre pour ça, pas une remarque de bavardages sur son carnet et pas de note en dessous de 14 : c'était les conditions. Elle a promis qu'on rangerait le sous-sol et qu'on serait sages. Mercredi, moi et Valérie on est allées l'aider à débarrasser la pièce. On a tout ramassé dans un coin, on a poussé l'établi de son père (en faisant bien attention à tous les outils et aux vieux pots de peinture qui traînent), on a aussi étendu des vieux draps que sa mère nous a prêtés pour cacher les trucs un peu moches qui s'entassent. On a installé des spots et descendu la chaîne hi-fi. On a sorti les chaises de jardin du cabanon. Il en faut des chaises. Pas trop parce que j'espère bien qu'on va tous danser, sais pas. Moi j'ai pas envie de faire banquette.

Les garçons de la classe ont enregistré des cassettes pour la boum, avec David Bowie et Imagination « *Just an illusion* ». Y aura Éric. Corinne a lancé les invitations un peu en secret parce que toute la classe va pas se pointer chez elle quand même.

Maintenant que je sais qu'il sera là, Éric, c'est l'angoisse : comment je vais m'habiller ? ? Avec les… on en parle tout le temps, même pendant les cours de monsieur Gardache (on risque plus rien maintenant que les parents de Corinne ont dit oui). Pour pas se faire coller, on fait passer des petits mots. Des fois, on pique des crises de rire. J'te dis pas. Mais ce matin, au moment où je t'écris j'ai toujours pas choisi. Je sais pas ce qui pourrait plaire à Éric. Alors, Léa, je me suis dit que tu pourrais peut-être me répondre… Enfin, je dis ça pour rire parce que je sais bien que d'ici à ce que ma lettre te parvienne, au Canada, je serai sortie avec Éric ou pas.

Kisssssssssssss. Je te raconterai. On danse encore en 2024 ?

Sonia

Avignon, le 5 janvier 2000

Salut Hakim,

Alors, alors, alors comment c'était de ton coté ? Raconte !! J'espère que chez vous il s'est passé des trucs déments parce qu'ici y'a eu quedal. Même pas un petit bug, t'imagines, trop nul ! La télé ne s'est pas éteinte ni rien, j'ai dû me taper Arthur et son décompte jusqu'à la fin ! L'angoisse ! Les parents, ils peuvent toujours rêver pour que je fasse la même école d'ingé qu'eux plus tard, alors qu'ils sont même pas foutus de bien prédire le bug de l'an 2000 ! Et toi, alors, en Italie, il s'est passé quoi ? Bon, laisse tomber pour les voitures volantes tout le monde sait que c'était des conneries leur maquette du salon de l'auto, j'imagine qu'il s'est rien passé de plus qu'ici… Mais raconte, t'as revu Lorenzo pendant les vacances de Noël ? Tu lui as dit que tu le trouvais beau ? (BUG) Tu sais, t'as pas à avoir peur, tu peux me le dire si t'es amoureux de lui, j'te rappelle que je vis en 2024, c'est presque cool maintenant. Bon y'a encore pas mal d'imbéciles, mais promis tu verras ça s'améliore. Moi j'ai été invité chez Franck il y a 2 jours pour jouer au foot, y avait sa sœur Lisa… elle est tellement belle, mais je crois qu'elle me prend encore pour un bébé. Je sais pas ce qu'elles ont, les filles, à toujours préférer les garçons de troisième ! Je l'ai encore dit à personne, mais j'ai quelques poils qui commencent à pousser sur le torse, peut-être qu'au printemps, quand j'enlèverai mon t-shirt à la mi-temps, elle me prendra un peu plus au sérieux ! Bon, va falloir que je te laisse ça fait trois fois que ma mère hurle pour que je descende manger. Réponds-moi vite !

PS : la mode maintenant ici c'est de mélanger les prénoms des couples, si un jour tu sors avec Hakim on pourra vous appeler Hakizo, ça serait trop classe, on dirait le titre d'un manga !

Allez, à plus mec.

Théo.

Amandine

Nérac, le 29 janvier 1971,

Chère Laura,

Aujourd'hui, j'ai quatorze ans ! Ce que je suis vieille, j'ai commencé à me sentir vieille à dix ans. Ça te le fait à toi aussi ? Je me demande si j'arriverai à ton époque, 2024, cela me semble si loin. Il faut que tu m'en dises davantage sur ta vie et sur toutes ces choses que je ne connais pas.

Hier, avec le ciné-club du lycée, on a regardé *2001 l'Odyssée de l'espace*. Connais-tu ce film ? Est-ce que c'est comme ça en 2024 ? Est-ce que l'on a cherché à coloniser l'espace ? J'ai bien vu l'arrivée de l'homme sur la Lune. Même on est restés toute la nuit éveillés à la maison pour voir ça, mais depuis, rien de bien nouveau sous le Soleil sur ces découvertes.

Le ciné-club, on s'inscrit, on descend dans une salle où, d'une petite cabine, un projectionniste manipule une espèce de gros projecteur. De temps en temps le film, qui est en acétate ou un truc comme ça, casse. On doit attendre plusieurs minutes qu'il répare avec un petit outil spécial qui raboute les deux morceaux. J'ai beaucoup aimé ce film, surtout la fin, mais ça met un peu les chocottes.

Comment regardes-tu les films ? Moi, à l'internat, je rêverais d'avoir une télévision miniature que je pourrais regarder le soir, tranquillement, sous mes couvertures. Est-ce ce truc que tu appelles smartphone, dans ta dernière lettre ? Une télé miniature ? Incroyable ! Et phone parce que tu peux téléphoner avec ? Téléphoner avec une télé ! Ça alors… J'imagine qu'il y a un tas d'inventions auxquelles je ne pense même pas. Y a-t-il encore des cinémas ? Avec des esquimaux à l'entracte ? (Tu sais ce que c'est qu'un esquimau ?)

Mais tout de même, comment est la Terre en 2024 ? Tu sais, je viens d'envoyer une lettre au président de la République pour l'arrêt des essais nucléaires à Mururoa et je me préoccupe beaucoup de la destruction de la nature. Les humains, en 2024, sont-ils plus raisonnables qu'en 1971 ? Je suis aussi très inquiète parce que l'on nous a expliqué, en cours d'éducation civique, qu'une centrale nucléaire allait être construite à Golfech, pas loin d'ici et, paraît-il, c'est un grand progrès technologique, moi ça me fait peur. Peux-tu m'en dire davantage là-dessus ?

Moi, tu sais, je vis à la campagne avec mes parents et je suis déjà nostalgique de la vie du passé, l'éclairage à la bougie, les feux de bois, les bœufs pour cultiver, tout ça. Jacquou le croquant c'est un peu mon dada. Bon, je sais, c'est pas en phase avec la télé. Il doit y avoir moyen de trouver un lien ou, comment disent les adultes ? Un compromis, non ?

Que lis-tu en 2024 ? Moi je me passionne pour Jean Giono et une autre qui a écrit une saga, avec *Nans le berger*, des histoires de la campagne, la nature, tout ça ah oui, Thyde Monnier.

Et est-ce que vous écoutez encore les chansons de mon époque ? En ce moment, j'aime bien Joe Dassin : *Quand on s'aime dans la luzerne* et puis Jacques Brel, et puis d'autres trucs, les Beatles, les Stones, Pink Floyd, Bob Dylan, vous les écoutez encore ? Sont-ils tous morts ? C'est pas si loin finalement.

Cet été, je pars en Italie avec mes parents, on va à Venise. Ouah ! J'en rêve. Mais dis-moi, est-ce que Venise existe encore à ton "poque", en 2024 ? Ah oui, la ville éternelle, mais non, c'est Rome. Éternel éternel…

Bon, ça va bientôt sonner, je suis en salle d'études et je dois m'arrêter si je veux que cette lettre parte demain. Écris-moi vite, je suis impatiente d'en savoir davantage même si c'est parfois triste.

Je t'embrasse Laura !

Paule

Marianne

Paris, le 12 octobre 1993

Coucou Mathilde,

Je m'appelle Claudie, j'ai onze ans et je viens d'entrer au collège. Quand la prof de français nous a proposé cet atelier d'écriture, je me suis dit qu'elle délirait. Correspondre avec quelqu'un du futur ? C'était trop dingue pour être vrai. Et puis j'ai reçu ta première lettre, datée du 26 janvier 2024 et je me suis dit que ta réalité tu n'avais pas pu l'inventer.

Tu dis qu'à Madagascar, c'est la saison des pluies, qu'il fait trop chaud pour la saison, que la sécheresse a été rude, que les récoltes mauvaises. L'avenir dont tu parles me fait peur. Mais je ne sais pas comment le changer.

Je ne sais pas ce que je veux faire plus tard, mais j'aimerais bien me rendre utile. Peut-être que notre correspondance m'aidera à comprendre comment faire, où, qui et comment aider ? Peut-être que toutes les deux, on pourra faire cette chose extraordinaire : sauver le monde ? Mais c'est peut-être un peu trop dingue pour être vrai ?

Claudie

Paris, le 1er janvier 1974

Coucou l'inconnue du futur,

J'habite à Paris, en France, la capitale d'un joli pays qui se situe en Europe. On dit que c'est la plus belle ville du monde.

Dans ma ville, on a proposé à cent personnes d'âges différents de placer un objet dans une boîte et d'encastrer cette boîte dans un grand mur qui a été peint ensuite. Chaque boîte est fermée par un cadenas qui ne sera ouvert qu'au 1er janvier 2024.

Je ne sais pas qui tu es, mais aujourd'hui c'est toi qui découvres mon objet et lis cette lettre.

Sur la boîte, j'ai dessiné une ronde d'enfants de tous les pays que je connais et où j'ai voyagé avec mes parents. J'espère que mon dessin te plaira. Peut-être connais-tu un de ces pays ? Tu es de quelle couleur ?

J'ai aujourd'hui onze ans et je ne sais pas si ce que j'ai glissé dans ma boîte existe encore à ton époque.

Ce sont des scoubidous en plastique. J'adore les tresser les uns aux autres. Je t'ai mis des fils de toutes les couleurs et une notice si ça t'intéresse pour faire le nœud de départ. Je t'offre celui qui est terminé. Si tu as des clés, tu peux les y accrocher et comme ça tu te souviendras toujours de moi.

J'ai onze ans, je m'appelle Clara.

Bon si je calcule bien (même si je suis nulle en maths !), j'ai soixante et un ans aujourd'hui et toi tu en as au moins cinquante… C'est ma prof, Mlle Carrière, qui m'a aidée. Elle m'énerve. Elle dit « n'est-ce pas » à chaque fin de phrase et me colle tous les jeudis parce que je les compte sous ma table en mettant des petits bâtons).

Comment t'appelles-tu ?

Je ne sais pas si j'habite encore chez mes parents, mais à soixante et un ans j'ai peut-être des enfants. Aujourd'hui, je suis juste revenue pour te souhaiter une bonne année et une bonne santé surtout. J'espère que nous serons amies et que tu me raconteras ta vie. J'ai un scoubidou au bout de ma natte pour que tu me reconnaisses !

Bisous bisous, inconnue du futur

Caroline

Avoriaz, le 10 février 1983

Salut !

J'espère que tu vas bien. Je suis aux sports d'hiver avec mes parents. Je suis bien bronzée. Cette année, j'ai essayé de faire du monoski, mais je n'y suis pas arrivée. J'ai oublié de t'envoyer une carte pour le Nouvel An, alors je te souhaite la bonne année un peu en retard. Pour Noël, j'ai eu un Walkman avec la cassette de *Thriller* de Michael Jackson.

Je n'ai pas encore reçu le SMS que tu m'as envoyé. Pourtant j'ai bien regardé dans la boîte aux lettres. Tu as dû mettre l'adresse de mes parents. Je regarderai en rentrant de vacances, ils ont peut-être déposé le colis chez le voisin.

En mars, on part une semaine en Autriche avec le collège. Ma sœur y est allée et m'a dit que c'était bien. L'année dernière, on est allés en RFA et j'avais bien aimé. J'espère qu'on rencontrera des garçons, hi hi hi.

Je pourrai peut-être t'appeler dimanche. Le samedi, il y a trop de monde à la cabine et ma mère ne veut pas que je téléphone pendant les heures rouges. Mais je crois que tu t'es trompée dans le numéro, tu as mis un 06 au début et il y a trop de chiffres.

Bon, ben c'est tout, j'espère que j'aurai bientôt de tes nouvelles.

Grosses bises,

Florinette

P.-S. cher facteur, presse-toi, car l'amitié n'attend pas ! Hi hi hi

Florence

Paris, le 26 janvier 2005

Salut Clara,

Et bonne année ! Désolée de ne pas t'avoir écrit plus tôt, je préparais mon évasion. Je vais te raconter.

Mais avant cela, comment s'est passé ton réveillon ? De mon côté, j'ai tenté d'upgrader ma sociabilité et j'ai accepté d'aller prendre un verre à Bastille avec deux copines, Constance et Lila, je t'en ai déjà parlé. Sinistre échec. Je crois que les gens avec de vrais amis, et un vrai sens de la fête ne passent pas leur 31 dans un bar peuplé de vieux mecs dégueux qui se permettent des commentaires sur les jambes de celles-ci et le cul de celle-là.

J'en ai marre de la vie à Paris. C'est décidé, cet été, j'me casse, et j'espère ne pas revenir, trouver des petits boulots sur ma route. Les parents sont pas ravis-ravis, mais bon, « les voyages forment la jeunesse », je leur dis. Depuis que ma décision est prise, je regarde chaque bout de bitume avec un peu de tendresse, presque du manque déjà. En tout cas, la colère est partie.

Après ce que tu m'as raconté dans ta dernière lettre sur la honte de prendre l'avion, j'ai un peu hésité à te le dire, mais bon, tu admettras que ton machin suédois là, le *flygskam*, c'est so 2024 haha. Comme je dis toujours, « *no shame no guilt* ». À c't'heure, prendre l'avion, c'est encore cool. Et totalement inédit pour moi, donc j'imagine que le « bilan carbone » dont tu m'as parlé est encore vierge pour ce qui me concerne. Bref. Dans cinq mois jour pour jour, le 26 juin donc, je m'envolerai pour Madagascar. Je dois apprendre à prononcer le nom de l'aéroport : Antananarivo. Ensuite, direction Hell-Ville : le nom fait baliser, hein ? Mais ça a l'air magnifique. J'ai trop hâte d'y être. En attendant, j'échange sur *tchatche.com* avec les autres bénévoles du chantier de fouilles archéologiques. Que des jeunes, venus du monde entier.

Voilà, ne me juge pas trop fort, s'il te plaît. Cette évasion, c'est mon horizon, et sans elle, je capote. Et puis, promis, je planterai un baobab pour compenser les 8 707 kilomètres parcourus en avion, haha.

Mais toi alors, es-tu résolue à ne plus prendre l'avion ? As-tu des envies de voyage frustrées ? Raconte-moi.

Je t'embrasse ma Clara,

Sofia

PS : mais quand même ça m'inquiète, cette histoire de fonte des glaces, et tout. Tu pourrais glisser un article qui en cause dans ton prochain courrier ?

Souen

AEPF 2024 - l'atelier d'écriture
BIENVEILLANCE
IMPLICATION
ÉMOTION
CONFIANCE
douceur
ÉCLOSION
SPONTANÉITÉ
DÉPASSEMENT
INTENSITÉ
ÉCHOS